

# LES ALLUMÉS DU JAZZ

n°19



# AU-DELÀ DES APPARENCES

par Jean Rochard



Illustration Johan de Moor

## LE DEAL

Dans sa critique du dernier film de Jean-Pierre Mocky, *Le Deal*, le journaliste de Libération Samuel Douhaire (1) a mal lu le tee-shirt arboré par Renaud (le chanteur) dans les séquences têtes de chapitres du film. Il écrit « Jackie Berroyer, la tête perpétuellement posée sur un coussinet, fait un grand numéro d'inspecteur pervers, l'historien du cinéma Noël Simsolo a l'air de beaucoup s'amuser en abbé pédophile et Renaud, vêtu d'un tee-shirt Derrida, non merci !, commente toute l'histoire en chanson ». J'ai vu une fois Derrida dans l'arène lors du concert du duo Ornette Coleman - Joachim Kühn au festival de Jazz à la Villette en juillet 1997. Il arriva sans fards pour une lecture pleine de lumière en hommage à et en accord avec Coleman (qui n'afficha alors guère de soutien visible). Il fut hué comme un picador par des auditeurs (on dirait aujourd'hui bobos) imbéciles venus écouter Ornette parce que c'était branché, avec juste l'envie de l'applaudir comme si c'était Johnny Hallyday ou Yannick Noah (artistes représentatifs des différents courants idéologiques actuels), l'envie de l'applaudir pour s'assurer de leur propre intelligence. Mais revenons à nos bovidés. Légère confusion donc du critique qui a lu « Derrida non merci » alors que le tee-shirt affiche « Corrida non merci ». Manque d'attention au film dont il fit tout de même la critique ? Troublant glissement de lecture, toujours est-il, qui voit l'auteur de *La philosophie de la différence* prendre sa place dans une galerie grand-guignolesque fort peu reluisante. La vision du film ou la perception du philosophe s'en trouvent, pour le lecteur un peu confiant, forcément changées. Erreur tragique comme celles des traducteurs qui continuaient à traduire lorsqu'ils ne comprenaient plus lors des pourparlers entre les généraux de l'armée américaine et les représentants des nations indiennes. Évidemment, cela n'a pas manqué non plus d'interroger sur la transcription des signes par les journalistes, ce qui nous est donné à lire et à partir de quoi. D'autant que la dernière campagne pour les élections présidentielles semble avoir répondu aux aspirations fictionnelles des décideurs, auteurs et spectateurs d'une représentation, d'une mise en scène d'une (in)certaine idée de la démocratie. Le résultat de ces élections a été conforme aux estimations des sondages données depuis longtemps (sondages souvent sollicités par les principaux concurrents fortunés). Entre les deux : une quantité d'énergie et d'argent dépensés pour rien ou seulement pour épater la galerie, la rassurer. Avec ce gâchis, on aurait

pu créer plus d'un village, se rencontrer, ne plus s'en aller, s'échapper. Entre temps aussi, alors que les partis principaux mettaient en place le bon ordre des choses (liquidation des petits candidats - pas en taille non ! -, liquidation ou mise en dérision de l'histoire...) avec partitions très arrangées, les médias ont entretenu un faux suspense de reality show où tout le monde se sentait concerné, mais personne n'avait rien à dire. Les sondés avaient précédé les votants et les sondeurs avaient pris par la main ces derniers. En sous-titre, la phrase de George Orwell : « *Le langage politique est destiné à rendre vraisemblables les mensonges, respectables les meurtres, et à donner l'apparence de la solidité à ce qui n'est que vent.* » Tous ont fait en sorte que et c'est ce que le porte-parole du nouveau président de la République, Brice Hortefeux, a si remarquablement confirmé lorsqu'il s'est exclamé au soir du second tour : « *La surprise, c'est qu'il n'y a pas eu de surprise.* »

## TRALFAMADORE

Ecrivain américain capital, Kurt Vonnegut est mort le 11 avril dernier à 84 ans et demi. Grand fumeur, il espérait être tué par la cigarette. Il ne comprenait pas les messages sur les paquets de clopes qui lui rappelaient que fumer peut tuer et en voulait aux marchands de tabac pour n'avoir pas respecté leur promesse en le laissant vivant le jour de l'élection de George W. Bush et de Dick Cheney. Prisonnier de guerre pendant la seconde guerre mondiale, il travailla à Dresde dans les abattoirs sous la direction et surveillance des nazis. Puis, ce sont les 7000 tonnes de bombes qui s'abattent sur la ville. Survivant de ce bombardement qui fit 35 000 morts civils, il est affecté avec les sept autres prisonniers américains rescapés à la récupération des cadavres. Chaque soir ses camarades et lui, déphasés par cette tâche atroce, sont enfermés dans l'abattoir. Traumatisé à jamais par cette expérience, il écrit *Abattoir 5* en pleine guerre du Vietnam. L'influence de l'ouvrage sera considérable dans les mouvements d'opposition à la guerre et à l'Etat. Dans *le Berceau du chat* publié en 1963, le protagoniste principal est un écrivain minutieusement obsédé par tout ce qui s'est passé au même moment où eut lieu l'explosion de la bombe atomique à Hiroshima. Il crée aussi dès ses premiers romans (hâtivement répertoriés comme science-fiction) la planète Tralfamadore dont les habitants sont d'étourdissants manipulateurs. Ces dernières années, Vonnegut écrivait régulièrement dans

la revue *In These Times* où il avait rappelé, avant l'élection américaine de 2004, les mots de la campagne du socialiste Eugene Debs candidat en 1912 à la présidence de la république (qui fit 6% des voix) : « *Tant qu'il y aura une classe inférieure, j'en ferais partie, (...) tant qu'il y aura une âme en prison, je ne serais pas libre* » (Debs se méfiait de ceux qu'il appelait les socialistes d'égoût adeptes du marchandage, il fut candidat y compris du fond de sa cellule du pénitencier d'Atlanta en 1920 tout en refusant l'idée de leader). A nos matadors de la plume d'oreillettes, nous rappellerons cette phrase de Vonnegut : « *Nous sommes ce que nous faisons semblant d'être. C'est pourquoi il faut faire attention à ce que nous faisons semblant d'être.* »

## ALLUMETTE

Le jeune Vincent Bessières, secrétaire de rédaction de la revue *Jazzman*, a voulu faire l'intéressant. Il a cru bon d'adresser aux Allumés ce petit poulet alors qu'on lui demandait simplement ce qu'il faisait de ses disques reçus en service de presse (2) : « *Parlons chiffres. A titre d'exemple, dans la période qui va de mai 2006 à mai 2007 (date à laquelle vous m'envoyez ce message), j'ai reçu environ 270 CD de jazz en service de presse (de ce décompte, j'exclus délibérément les compilations et les rééditions). J'estime que 90% de ces disques environ m'ont été adressés personnellement, les 10% restants m'ont été confiés par Jazzman pour faire l'objet d'une chronique. Sur ces 270 disques - qui ne représentent qu'une fraction des disques de jazz parus dans l'intervalle - plus d'une centaine émanait de labels français mais seuls 18 provenaient de labels membres des Allumés du jazz, et seulement de sept d'entre eux : Axolotl (1 CD), Bee Jazz (6 CD), Chief Inspector (3 CD), Circum-Disc (1 CD), EMD (1 CD), Label bleu (5 CD) et Le Triton (1 CD). Je n'ai rien reçu provenant des autres. Au passage, ce décompte est pour moi l'occasion de constater que ne figurent pas dans votre association de très nombreux labels français indépendants qui sont acteurs sur le marché du disque de jazz :*

*Allgorythm, B Flat Recordings, Black & Blue, Cristal Records, Dreyfus Jazz, Elabeth, Iris Music, e-Motive, Isma'a, Jazz aux remparts, La Buissonne, Label Ames, Laborie Jazz, Le Petit Label, Les Disques Deluxe, Futura/Marge, Minium, O+ Music, Sketch, Ultrabolic, Yolk, sans compter les labels-distributeurs Naïve, Nocturne, Le Chant du monde/Harmonia Mundi qui jouent un rôle considérable dans la production de disques de jazz par des artistes français. Les disques que j'ai reçus proviennent pour l'essentiel de ces labels. Cela m'amène inévitablement à me demander dans quelle mesure les Allumés du jazz sont encore représentatifs de cette profession.* »

Un couple devant un tableau de Pablo Picasso : « *Ça représente quoi, chérie ?* »

Notre émuovant statisticien, journaliste représentatif de sa profession (laquelle ?) officie dans une revue très représentative. Drôle de comptable tout de même qui omet une partie non négligeable des productions des Allumés chroniquées dans son magazine. Rappelons lui peut-être que lorsque le producteur de Futura / Marge, qu'il cite, Gérard Terronès, fut mis en difficulté par quelques malins argentiques (3), les Allumés du Jazz (44 maisons de disques de Label Bleu à Petit Label) furent suffisamment représentatifs pour participer au mouvement qui n'avait pas besoin de juger pour être solidaire. Les Allumés du Jazz n'ont pas de candidat à proposer au hit parade du mundillo (pour reprendre une expression favorite du rédacteur en chef de *Jazzman*) qui chante (pas toujours heureusement) et qui pétille (parfois avec son cul), ils cherchent juste à (faire) vivre généreusement en bonne intelligence. Les Allumés du Jazz se préoccupent de ce qu'ils estiment assez représentatif de la musique qu'ils aiment : sa diffusion par les supports sonores et son existence même. Notre expert en représentation ferait bien de tirer quelques lignes et travailler sa verte écriture avant de jouer les petits barons parfumés aux senteurs d'école de commerce. A moins qu'il ne soit parmi nous qu'en transit touristique avant d'entâmer une fonction plus représentative. Nous lui conseillons le travail en institut de sondages, tâche qui pourrait parfaitement convenir à son esprit visionnaire.

## SARKOZIM BADABOUM

Alors qu'on lui demandait de définir le jazz, Duke Ellington crut malin de faire la réponse suivante « *Il n'y a que deux sortes de musiques, la bonne et la mauvaise* ». Ce lieu commun parfaitement éculé dès sa première élocution fut repris à foison par des générations d'esprits sectaires et sûrs de leur vérité. La chanteuse Keren Ann récemment reprenait à son compte la piteuse définition du si grand inventeur. Je ne sais pas vous, mais lorsque j'entends un gros finaud dire le sourire en coin pour la millième fois « *Oh pas la peine de finasser, il n'y a que deux sortes de musique, la bonne et la mauvaise* », j'ai envie de lui balancer au visage le premier objet à portée de main. C'est un excellent test de self control.

Je ne l'ai encore jamais fait.

Le 19 avril dernier, L'Irma publiait les réponses aux questions des associations Fédurok et Technopol des vedettes de l'élection présidentielle sur leur politique concernant les musiques actuelles, et alors que la candidate Royaliste s'en sortait par un pratique « tout est dans tout », notre relativement jeune et nouvellement élu président Nicolas Sarkozy (alors candidat et ministre musclé) répondait : « Je vais peut-être vous décevoir, mais je ne comprends pas et je n'aime pas l'expression « musique actuelle » (...) Pour moi, les choses sont plus simples. Il y a les bonnes et les mauvaises musiques. Il y a les musiques qui durent et les musiques qu'on jette après usage. Le rôle de l'Etat et des autres collectivités publiques est d'éduquer les musiciens et les publics, de transmettre le patrimoine, et de soutenir les projets créatifs qui leur semblent les plus prometteurs, quels que soient le genre et le courant musical. S'il faut parler de rééquilibrage, c'est entre les bonnes et les mauvaises musiques. Je reconnais que ce n'est pas simple en pratique, mais rien ne serait pire qu'une démission des élites dans cette recherche des vrais talents et des vraies valeurs : c'est en réalité une des principales justifications à l'existence d'un ministère de la Culture. »

**LE TAROT DE MARSEILLE**

Le 6 mai dernier, lorsque j'ai vu Mireille Mathieu à la télévision en égarée du nouveau pouvoir, chanter la Marseillaise, j'ai failli faire dans mon froc. En avril 2006, dans ces mêmes colonnes, j'avais écrit combien avait été prophétique, la victoire de Mireille Mathieu au jeu de la chance en 1965 et

comment cela représentait la victoire par avance des valeurs de la République et la revanche de la petite bourgeoisie sur Mai 68 à venir. Je m'étais même laissé à dire qu'on la reverrait un de ces 14 juillet. Bon ! Je ne vous dis pas comme j'ai paniqué lorsque j'ai vu la pouliche de Johnny Stark en Marianne nationale place de la Concorde aux côtés du nouveau fossoyeur de Mai 68. De deux choses l'une, soit les sbires de Sarkozy lisent les Allumés du Jazz et se sont dit « tiens bonne idée ! », soit une sorte de divination annonciatrice m'a traversé la tête. Dans les deux cas, de quoi flipper. Je ne souhaite de sarcome à personne. Je vous jure que je disais ça pour déconner, comme tout le reste ! Okay jeune Vincent Bessières, c'est valable pour vous aussi. Vous êtes parfait en critique de Jazz !

- (1) Libération du mardi 13 mars 2007
- (2) Voir prochain numéro
- (3) Voir numéro 15 du journal des Allumés du Jazz (deuxième trimestre 2006)
- (4) Voir numéro 15 encore pages 2 et 3

« Nous sommes ce que nous faisons semblant d'être. C'est pourquoi il faut faire attention à ce que nous faisons semblant d'être ».





### AUX JOURNALISTES : "Pourquoi écrivez-vous ?"

#### Michel Contat (Télérama)

La réponse immédiate serait celle de Beckett: "Bon qu'à ça." Avec un peu de rétro-introspection, ce serait: "Quand je découvrais le jazz en disques, je lisais en même temps les chroniques de Boris Vian et je les trouvais drôles, de mauvaise foi, éclairantes. Par exemple, il n'aimait pas Jack Teagarden que je trouvais magnifique et lui préférait James Archer que je trouvais planteur de clous - mais Archer était noir et "Théjardin" (comme il l'appelaient) était blanc. Ça m'a rendu aussi antiraciste que Miles Davis engageant Lee Konitz parce qu'il était le meilleur après Parker, et différent. Je voudrais pouvoir dire que je me suis fait le serment, à quinze ans, comme Victor Hugo décidant d' "être Chateaubriand ou rien": "Je veux devenir critique de jazz. Pour faire chier les musiciens." Mais non, ce serait hâbleur. En fait, le premier critique qui m'ait vraiment intéressé autant qu'un critique littéraire intéresse un étudiant en lettres, c'est André Hodeir. Il était musicien aussi. Je tiens aujourd'hui qu'un critique qui n'est pas du tout musicien ou qui est très mauvais musicien, amateur ou non, ne devrait pas écrire sur la musique, car ça se sent. Je jouais du saxophone, le premier article que j'ai écrit, c'était en 1962 pour raconter un concert de John Coltrane avec le quartet (McCoy, Jimmy Garrison, Elvin) qui m'avait foutu le feu. Cet incendie du corps et de l'âme, je trouvais qu'il fallait le faire connaître avec une certaine exaltation. Le quotidien de Lausanne auquel j'avais envoyé mon papier m'a offert de collaborer à une chronique des concerts locaux, j'ai décliné: je n'allais quand même pas juger mes collègues, et puis mes propres concerts, qui en parlerait? Beaucoup plus tard, à Paris, parce que j'avais eu le projet de tourner un film sur Sonny Rollins et le racontais, Louis Dandrel, qui dirigeait Le Monde de la Musique, m'a demandé de couvrir le jazz pour son magazine. J'avais besoin du sou, j'ai accepté, j'y ai pris du plaisir. Je recevais des disques, les écoutais, en rendais compte, rencontrais des musiciens, écrivais des portraits. De fil en aiguille, j'ai été chargé à Télérama d'annoncer les concerts en Ile-de-France, puis j'ai hérité de la chronique des disques. Ça continue de m'amuser, et d'aller écouter en club et au concert le jazz vivant est mon



oxygène à moi. Avec la croissance de Télérama, j'ai pris conscience de l'influence que peut avoir sur les ventes d'un disque une chronique dans le magazine culturel le plus lu de France. Elle écrase un peu, cette responsabilité, mais j'essaie de continuer à me fier à mes propres réactions, elles évoluent avec la musique. Le jour où je me sentirai largué, j'arrêterai, j'espère. Sinon, quelqu'un finira bien par m'indiquer la porte de sortie. Mais la réponse de Beckett reste la bonne: "Bon qu'à ça." Je préférerais être musicien.

#### Christophe Conte (Les Inrockuptibles)

Je ne pose jamais la question en ces termes car j'ai le vertige et les « pourquoi » sont des gouffres au-dessus desquels j'évite de me pencher. En revanche, je me demande parfois si j'écris. « Ecrire sur la musique, c'est comme danser sur l'architecture » disait Elvis Costello, et je tente paradoxalement de faire de cette vanne venimeuse la clé du mystère qui me lie à la musique. Je n'écris rien d'autre, ni nouvelles ni romans, encore moins de la poésie, je gratte seulement (parfois dans la douleur, parfois jusqu'au sang) des articles de tailles variables sur des musiciens et chanteurs de valeurs également variables. Je ne suis surtout pas musicien, je n'en ai jamais rêvé, je me refuse à connaître tous les secrets techniques ou sorciers, toutes les articulations cartésiennes ou cosmiques qui transforment en notes et en sons l'imaginaire d'un être humain. Et c'est à ce prix-là, à cette étanchéité préservée, que je dois l'excitation qui m'habite encore lorsque je découvre une musique inconnue, un nouveau disque, un concert inattendu. Ma « vocation » de critique est née d'une anomalie géographico-sociale. J'ai longtemps lu des articles sur des disques que je ne parvenais pas à trouver dans ma province, ou que je n'avais pas les moyens d'acheter. Il m'est arrivé d'en imaginer, voire d'en fantasmer, certains pendant des semaines, après en avoir lu la critique. Parfois, la déception du

dévoilement était aussi cruelle que l'attente avait été ardente. Mais souvent, j'en remercie encore les « passeurs » de l'époque, la réalité était conforme au rêve. J'essaie de demeurer à mon tour ce filtre sensible qui laisse passer la musique mais en retient quelque chose d'indicible que je tente ensuite de transformer en phrases. Je ne sais pas si j'y parviens, certains pensent que oui et m'encouragent, et comme je ne sais pas faire grand-chose d'autre ça m'arrange. Je dois dire aussi que le traitement de texte m'a sauvé la vie. Au début, j'utilisais une machine à écrire défectueuse, qui perçait parfois la feuille, oubliait des lettres ou les inversait, mais surtout qui me renvoyait au visage, sous la forme de boules de papiers froissées et humectées par la rage, tout le laborieux cheminement de mon travail d'apprenti critique. La corbeille, réceptacle moqueur de cette impuissance, dégueulait parfois d'un trop plein d'hésitation. Aujourd'hui, rien de tel, et si ça ne fait pas mieux écrire, ça désespère moins. Cette parenthèse refermée, je voudrais conclure en revenant à la question liminaire, car j'ai oublié de préciser qu'écrire sur la musique fut le seul métier que j'envisageais à l'adolescence. Pourquoi j'écris ? Lorsque j'aurai la réponse, je consentirai alors peut-être à devenir un adulte convenable.

#### Jacques Denis (Jazzman, Vibrations)

Pourquoi écrire ? Pour partir à la rencontre d'histoires, si possible singulières, qui toutes racontent un peu, beaucoup, du monde. Il est donc conseillé d'aller vers l'autre, passer des heures, des silences, des sous-entendus, des glissements progressifs, des petits bouts de vie vécus, rêvés, drôles, pas franchement marrants... En gros vivre et converser, tourner autour du sujet, plus que simplement sortir une batterie de questions enchaînées. Après, il faut assembler ces fragments de discours, pour en tirer sa propre version des faits, nécessairement subjective parce qu'intimement

## AUX JOURNALISTES, "POURQUOI ÉCRIVEZ-VOUS ?"

## AUX MUSICIENS, "QUE SOUHAITERIEZ-VOUS LIRE SOUS LA PLUME DES JOURNALISTES ?"

par Jean-Jacques Birgé

Écrire

Écrire pour honorer Bud Powell génie électrochoqué  
Dont le bebop ébouriffant a survécu  
Aux bourreaux de ses neurones

Écrire le cri sublimé d'Archie Shepp sur son saxo salvateur  
Allain Leprest transfigurant rêves chiffonnés  
Et révolte hérissonnée  
En des refrains guérisseurs

Écouter chaque parcelle du monde  
La géographie de ses rythmes rites et rondes  
Comprendre la différence  
L'hier et l'ailleurs de l'immigration  
Botter le cul de l'indifférence  
Et du plus fort  
Qui pantoufle dans son confort

Hurler la colère de Nina la mélancolie de Billie  
La prière de Fairouz pour le peuple éreinté  
Boire leur blues bleu-nuit jusqu'à la lie

Écrire  
Pour guérir  
Des souffrances  
De l'enfance  
Écrire pour les oublier ne serait-ce qu'un peu  
Mais écrire beaucoup encore et sous tous les cieux  
Contre l'oubli  
Défroisser les plis  
De la mémoire une  
Et indivisible qu'elle se nomme Shoa  
Traite négrière Hiroshima  
Ou peste brune

Dire les certitudes détroissées les barricades  
Dressées contre l'art marchandisé sa horde  
Bien pensante que Léandre envoie dans les cordes  
Avec sa seule contrebasse en embuscade

Dire Abdullah Ibrahim son exil exorcisé  
Répandre la Rumeur et son rap aiguisé  
Qui exsude l'urgence et le verbe grenade

Écrire l'aube blottie dans le concerto  
De Grieg les sonnets nourriciers de Nougaro  
David Linx sa voix lactée son scat sensuel  
Dire le djinn niché dans le violon cicatriciel  
De Lockwood et d'une diva rousse le chant qui étreint le ciel

La musique dit la calebasse de la kora l'ébène du piano  
La blessure de l'âme les doutes  
Elle dit aussi ton spleen fortissimo  
Tes interstices d'allégresse quand tu écoutes  
Le Saxophone Colossus ténorisant l'espoir sur un calypso lyrique

Ou bien les noces radieuses entre mathématique  
Et poétique que convoque  
L'ovni vertigineux Herbie Hancock

Transcrire l'indicible les notes de Miles Davis  
Aux confins d'un silence oasis  
Et son pavillon braqué vers l'infini

Le génie généreux de Wayne Shorter l'évanescence  
Émouvante de Charles Lloyd et l'inouïe  
Aventure que forge son errance

Les harmonies solaires de Solal et Petrucciari  
S'abreuvant à un swing sourcier de vie  
En onze minutes d'un ultime 'Caravan'  
L'afrobeat frondeur de Fela qui ricane  
Même quand les flics le foutent en cabane

Écrire pour les créateurs insurgés et aussi  
Pour vous leurs enfants d'esprit jeunes artistes d'ici  
Et de jours nouveaux jazz made in France  
Écrire votre art débaillé

Les fleurs sauvages corolles d'impro que vous effeuillez  
Jusqu'à la délivrance  
Miraculeuse de l'extase  
J'écris pour tous les allumés du jazz

**Fara C. (L'Humanité)**

ou lui, et pas un autre. Et puis tout ce qui va avec, si on prend la peine d'aller un peu plus dans le fond, d'écouter les enjeux sous-entendus. Des idées du monde, toujours, induites ou explicites. Divergentes, dissonantes... D'autres manières de voir et de vivre à travers d'autres façons de jouer de la musique, qui décentrent une pensée univoque, la font voler en mille éclats. Se méfier d'un monde qui sait avant toute chose, qui classe la moindre des choses... Ne jamais pactiser avec la world music ! Détester les néo-colonialistes, à commencer par les plus couillonnés et pernicieux, ceux bardés de bons sentiments et mauvaises intentions comme les curés d'antan, les mêmes qui ont de la sphère une vision « square ». Aimer le monde des musiques, pour ses formes multiples, et se laisser surprendre par ses hydres hybrides comme le lecteur aimerait tant l'être. Moi là-dedans, j'y projette tous mes désirs et délire, tout en ne perdant pas de vue le souci d'informer, de donner ce qu'on nomme dans la presse de la matière. À apprendre, à réfléchir, à alimenter le doute plus que les certitudes, à faire parler, à s'en parler, à se parler... Pourquoi le petit monde magique de la musique ? Parce que c'est un formidable résonateur de notre société, parce que la musique est un média essentiel de ma génération. La musique tient en éveil (en tout domaine, ou presque), si l'on essaie de dépasser les questions de notoriété, si l'on attise encore un peu sa curiosité, si l'on oublie les vacuités de virtuosité... Les fausses notes font partie de la vraie vie d'un monde qu'on espère tout sauf parfait. Mais voilà, plus le temps passe, moins on a d'espace pour aller voir ailleurs, moins on a de place pour sortir de la ligne. C'est encore possible, mais à quel prix ? Il faut persister et signer. D'où mon refus quasi-systématique de rencontrer (du moins quand il s'agit d'un premier rendez-vous...) un artiste dans une chambre d'hôtel, en respectant les injonctions du chronomètre, les impératifs de planning. Au suivant ! À la limite, Internet permet de mieux remplir cet office. (nota bene : dans le jargon dudit métier, on a « fait » un musicien... Glissement sémantique qui en dit long sur la nature de la relation). Toujours est-il qu'au bout du compte, passer des heures éperdues avec un artiste, pour en tirer quelques lignes, c'est mal payé, et pas rentable... Quand on vit à Paris, on en mesure assez vite les conséquences. Tout comme il est économiquement difficile de mener des enquêtes de terrain multiplier les propos et paroles... Sans donner les moyens, comment s'en donner les moyens ? Difficile, pas impossible...

À chacun ses solutions : moi, je suis parti voir les musiciens qui peuplent le monde, un adolescent rappeur à Ramallah, un branché electronica à Oslo, une bande de gwo-ka et puis des pépés du fin fond du Nordeste brésilien. Chaque fois, des promesses de lendemains en chantier. D'autres mondes sont audibles. Sur la route, je suis allé voir ailleurs que le monde de la musique. La parole d'un enfant d'une tavela, le parcours d'un trappeur amérindien, le témoignage d'un

apprenti footballeur, l'avis d'un vigneron portugais, un tableau du Caravage, une syncope de Bruno Beltrao... Tous racontent eux aussi, leur univers, le nôtre, celui des musiciens. En outre, cela me permet de respirer, de prendre un bon bol d'air, de sortir la tête d'un univers un tantinet sclérosé... Et croyez-moi, plus on part loin, mieux on y revient.

### Bernard Loupias (Le Nouvel Observateur)

Parce qu'on m'y a obligé, enfin presque ! Ça ressemble à une blague, mais c'est la vérité. En 1977, après diverses aventures (école de journalisme, chômage, vendeur au rayon jazz de Lido Musique et enfin secrétaire de rédaction – on dit SR dans le métier – dans un hebdo économique à partir de 1972 – et pigiste occasionnel à Jazz Hot), j'entre, toujours comme SR, dans l'équipe fondatrice du *Matin de Paris*, « le quotidien de toute la gauche » (c'est l'époque du Programme commun) que lance alors Claude Perdriel, le patron du *Nouvel Obs*. On bosse et on rigole comme des fous, tout le monde a une patate d'enfer, et petit à petit le journal fait son trou. Et le jazz dans tout ça ? On y vient. Au début, c'est un peu la cinquième roue de la charrette. Claude Samuel est le critique classique, Hervé Muller s'occupe du rock et Richard Cannavo de la variété. Un jour, alors que je viens d'apprendre que Cecil Taylor et Archie Shepp vont jouer à Paris, je croise Perdriel dans un couloir : « Excusez-moi, mais je trouve un peu dommage qu'on n'ait personne pour suivre le jazz. Pas un mot dans les pages d'un quotidien comme le nôtre sur deux musiciens de ce calibre, ça ne me paraît pas normal. » Je ne lui fais pas cette remarque par hasard : je sais que Claude Perdriel est un fan de jazz (sauf du free, il est vrai). « Vous avez raison, trouvez-moi quelqu'un ! », me répond-il. J'évoque le nom de Francis Marmande, j'explique qu'on ne sait jamais, que je pourrais peut-être le convaincre de quitter le *Monde* pour le *Matin*. Et Perdriel d'ajouter : « Mais dites-lui bien que je ne peux pas le payer ! » Là, je rigole. C'est vrai, le canard ne roulait pas sur l'or, Perdriel se battait tous les jours avec les banquiers pour faire tourner la boutique (il nous arrivait parfois de toucher nos sous avec une petite quinzaine de retard...), mais quand même, ça... Je le lui dis. Il me rétorque : « Eh bien, vous n'avez qu'à vous y mettre. » Ce que je fis, la peur au ventre. Je jugeais qu'il y avait un tas de gens - de Marmande à Alain Gerber (qui a travaillé un temps pour le *Matin* comme chroniqueur pour un supplément Musiques qui n'a pas tenu très longtemps), de Lucien Malson à Philippe Carles - nettement plus talentueux que moi pour écrire sur le jazz. Mais, là, j'étais coincé. Je m'y suis donc collé, avec passion. Ce travail venait en sus de mon boulot quotidien de SR, j'écrivais entre deux maquettes sur un coin de table, la nuit, le week-end. Ma récompense ? La satisfaction de voir traitées dans mon journal les musiques que j'aimais, le jazz bien sûr, mais aussi le reggae, la musique africaine et des machins inclassables (je

me souviens d'avoir écrit sur Ghédalia Tazartès, précurseur des musiques électroniques « sauvages » dont un label italien vient de rééditer l'essentiel des enregistrements). Mon luxe ? C'était de choisir en toute liberté les gens dont je parlais, passer de Jac Berrocal à Mingus, de Monk à Jacques Thollot, de Bob Marley à Pierre Akendengue ou Linton Kwesi Johnson. Au *Matin*, personne ne m'a jamais obligé à rien. L'aventure s'est terminée au milieu des années 80. Quand Perdriel, qui avait brûlé ses derniers vaisseaux, a perdu le contrôle de son journal, une soixantaine de journalistes, dont votre serviteur, ont démissionné le même jour du *Matin*. Après quelques mois de chômage, j'ai retrouvé du travail à Libération, encore comme secrétaire de rédaction. À Libé, je n'ai pratiquement pas écrit. Sauf sur le rap, à la demande de Bayon. Vers la fin des années 80, il était devenu clair, notamment pour des raisons sociologiques, que le mouvement allait devenir énorme en France. J'ai dit un jour à Bayon que je ne comprenais pas qu'un journal comme Libé, qui avait publié les premiers papiers sur le rap (ils étaient de Jean-Pierre Thibaudat, le critique de théâtre, qui avait côtoyé les premiers b-boys lors d'un long séjour à New York), ne suive pas cette histoire. Bayon détestait le rap. Mais le journaliste en lui savait qu'il aurait été idiot de ne pas le faire. Il me demanda donc de créer et de tenir une chronique (une fois par mois) des nouveautés rap, ce qu'aucun quotidien français n'avait encore fait. En janvier 1991, je quittais Libé, Perdriel m'ayant un jour proposé, comme à nombre d'anciens du *Matin* de Paris, de rejoindre le *Nouvel Observateur*. « Pour faire ce que vous faisiez au *Matin* », m'avait-il dit. Donc pour être à la fois au four (la fabrication concrète du journal) et au moulin (écrire sur ces musiques), situation que je trouve intéressante. Je suis aujourd'hui l'adjoint de Jérôme Garcin, qui dirige le service culture de l'Obs. Ce qui signifie

que je l'épaule au jour le jour dans la gestion d'une vingtaine de pages hebdomadaires (« arts-spectacles » et « livres »), et que je suis l'actualité musicale hors classique (domaine de Jacques Drillon) et variété française (confiée pour l'essentiel à Sophie Delassein). Evidemment, dans un hebdo généraliste comme le *Nouvel Obs*, il est impossible de couvrir extensivement l'actualité du jazz, du rock, des « musiques du monde », des musiques électroniques et de tous leurs hybrides imaginables. Les lecteurs se plaignent régulièrement du manque de place que nous accordons à la musique, ils ont raison. Mais j'aurais dû écrire à « leur » musique préférée. Car, le problème aujourd'hui, c'est l'intraçable atomisation des musiques en genres, sous genres et micro-tendances. Prenez le jazz : vous avez de plus en plus de gens qui n'aiment qu'une période de son histoire (swing, bop, hard bop, free, jazz rock) à l'exclusion de toute autre, même chose pour le classique, le rock ou les « musiques du monde », pour ne pas parler des nouvelles musiques électroniques où ce syndrome prend des proportions quasi-pathologiques. Alors ? Alors, en-dehors du travail journalistique de base (rendre compte de ce qui se passe, de « phénomènes » comme la french touch, la brit pop, le rock des lycées, la mort de James Brown, etc.), mon vrai bonheur est de repérer dans la masse de ce qui paraît pour les partager avec le plus grand nombre, les disques où, me semble-t-il, vibrent des étincelles de vie, un vrai désir de beauté. Je pense tout à coup à cette définition de l'art de Robert Filliou, que cite toujours Bernard Lubat : « L'art, c'est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art. » Voilà, l'idée. Ces dernières semaines, j'ai pu écrire sur *The Gernika Suite* du pianiste Ronnie Lynn Patterson, un admirable duo avec le percussionniste Didier Lasserre - imaginez la rencontre dans un studio de Morton Feldman et de Max Roach, et vous aurez une idée de la chose (c'est paru chez

Amor Fati, précieux label bordelais indépendant, adhérent aux *Allumés*), et *Clameurs*, le nouveau disque du trompettiste, linguiste émérite et professeur de littérature antillais Jacques Coursil (enfin de retour au disque après une incroyable carrière d'enseignant dans les universités françaises et américaines), qui est à mon humble avis une des plus belles choses que m'aient été données d'entendre depuis très longtemps. Voilà pourquoi j'écris : pour battre le tambour en l'honneur de telles splendeurs. Et rien d'autre.

### AUX MUSICIENS : "Que souhaiteriez-vous lire sous la plume des journalistes ?"

#### Noel Akchoté

Moins de sport. Plus de cul ! Du swing, toujours et encore... Des Variétés (Paris Hilton & Robbie Williams, par exemple). Du Rire (on ose à Peine...). Des Histoires, du savoir, plus de "trucs". Pour le reste : Ça va, merci (bises). Et Vous ?

#### Étienne Brunet

Je n'en sais rien, c'est une question vicieuse ! C'est comme demander à des journalistes : que souhaitez-vous entendre sous la plume des artistes ? C'est comme demander à un boat people : dans quel monde voulez-vous vivre ? C'est comme demander à un touriste s'il cherche un coup de soleil. C'est comme demander à la télé pourquoi tout le monde la regarde. C'est comme demander à un musicien s'il a l'intention de jouer bien ou pas.

Sous la plume des écrivains et journalistes, j'aime lire les contours de la réalité musicale actuelle. Je n'aime pas les polémiques inutiles et d'un autre âge. J'aime les textes précis, très documentés, clairs et concis. J'aime aussi les textes où le journaliste s'engage autant que le musicien dans un vertige psychédélique, à la manière de Lester Bang en apoplexie critique. J'aime quand les mots se transforment en substance musicale résonante et raisonnable. Une fine plume, nerveuse et sincère se doit d'écrire sa propre vérité sans baratin et de surmonter la contradiction entre la passion pour telle ou telle musique et l'aversion pour telle ou telle autre. Les bons journalistes traversent la rivière, là où il y a pied, entre subjectif et objectif.

#### Médéric Collignon

J'aimerais que le journaliste s'attache plus aux sons des mots, aux rythmes des consonnes et aux couleurs des voyelles. Je voudrais qu'il mette plus souvent en exergue sa capacité à jongler avec le verbe que clamer de tout son saoul sa haine envers tel ou tel artiste et pour finir faire le donneur de leçons. Je suis donneur de sons ; qu'il soit donneur du papier "qu'en son" tout en conservant ses humeurs, ses envies et ses goûts. Je préfère

lire un article d'un journaliste très bien écrit fusillant/fustigeant de face un pauvre hère que de me taper un "gras de papier" qui me collera toute la journée aux doigts de la tête ! Au pied, la musique ! Tu vas jouer, Ouiiiiii ??? Je t'en foudrais, moi, des fausses notes !

#### Isabelle Olivier

Je souhaiterais lire sous la plume des journalistes une envie irrésistible et communicative de parler d'un événement, d'un artiste, d'un sujet qui devient instantanément incontournable. Après la lecture, j'aime me sentir différente : éclairée, transformée, questionnée, interpellée, amusée, émerveillée, "allumée"... Et avoir une envie irrésistible de savourer cette lecture avec d'autres pour poursuivre la curiosité, la réflexion, la découverte, le plaisir des mots et des idées. Il me faut confesser un attrait particulier pour les articles parlant d'un ou de plusieurs artistes - si possible que je ne connais pas - qui me procure immédiatement l'envie de voir, d'écouter, de lire l'œuvre de cet (ces) artiste(s).

#### Ève Risser

Peut-être une qualité d'un de mes nombreux défauts : la curiosité. Je



veux tout savoir, tout sentir, l'animal même. À la moindre info, phrase, ou moindre élan, celui qui ose, ou pas... Imaginer un portrait de celui qui écrit. Un portrait flou, mais qui peut très bien évoluer au fil des lectures si d'autres occasions de lire le même auteur se présentent. La vie. "VIVRE" titraient *Les Allumés* n°18. L'humain, l'animal, le vivant, le ruspétant, le criant, le kitsch, le beau, le vilain, le scato, l'illumine, le souriant, le maudissant, le touché, le coulé, le rescapé, le libéré, le vacancier, le bûcheur, l'heureux, le déabusé, le conventionnel aussi why not. Tout, toutes les tensions de l'âme, du vivant. Quel régal d'imaginer l'état dans lequel se trouve le journaliste au moment où il écrit son article. Tout tout tout, pourvu qu'on sente. Sentir la rencontre du journaliste avec son sujet. Pour moi, c'est le meilleur moyen de découvrir le sujet lui-même. L'image qu'on retient de cette collision. C'est elle que je souhaiterais lire surtout. Peu importe quel type d'image, même si elle devait emprunter un masque, pourvu qu'il y en ait une ou même, plusieurs. J'aime arriver à la fin d'un article en ayant oublié pourquoi j'avais commencé à le lire. J'aime lire CELUI qui écrit.

#### Stéphane Sanseverino

Une narration objective, pointue et détendue...!

NO EXIT

© Andy Singer



## LIRE

par Jean-Louis Wiat

Évoquer l'importance de la presse écrite peut paradoxalement faire remonter à la surface des souvenirs cinématographiques donc appeler en quelque sorte à la rescousse l'image, sa plus grande ennemie. En ce qui concerne votre serviteur elle porte un nom, *Deadline*. C'est un très beau film de Richard Brooks (en v.f. *Bas les masques*) dans lequel on pouvait suivre le combat d'Humphrey Bogart pour sauver *The Day*, un journal indépendant menacé d'être revendu à un magnat de la presse. Un film qui laisse en vous une marque durable et dont on peut imaginer qu'il a déterminé quelques vocations. Déjà l'existence fragile d'un support écrit, dans un environnement pourtant infiniment moins menaçant, y apparaissait clairement. On y sentait aussi que la mort d'un journal n'était pas chose ordinaire. Plus près de nous, Patrice Chéreau fera sur ce sujet un film sombre, inattendu et très émouvant (*Judith Therpauve*).

Aujourd'hui, un progrès technologique galopant, l'évolution des mentalités donc des besoins, l'influence dominante de nouveaux médias, leur concentration, nous font vivre une époque de morts annoncées dont celle précisément de la presse écrite. Celle du disque a déjà fait l'objet d'une couverture et d'articles dans ce journal. Celle de la presse, qui obéit pour partie aux mêmes problématiques, serait désormais, sous sa forme actuelle, à considérer à relativement court terme. Certains spécialistes, donc par définition faillibles, chiffrent même l'échéance fatale à environ une dizaine d'années. Au-delà de ce genre de prédiction, les plus pessimistes avancent même que l'écrit en général serait en danger.

La presse, surtout généraliste, va mal. Des ventes en baisse conduisent fréquemment les journaux à réduire la toile, à modifier quelque peu le traitement de l'information voire à parfois opérer des réajustements financiers d'une

nature quelque peu surréaliste au regard de leur vocation originelle. Les observateurs les plus amers assurent qu'il y a de moins en moins de journalistes et de plus en plus d'attachés de presse. Le journalisme d'investigation est de plus en plus rare parce que trop coûteux, trop exigeant, et ce pour un bénéfice commercial aléatoire. L'image même du journaliste s'est grandement détériorée jusqu'à apparaître récemment dans un sondage en queue de peloton des professions "estimées" (juste avant les huissiers !).

Le problème de la presse écrite aujourd'hui est simple : comment lutter contre une télévision qui constitue désormais, pour au moins la moitié de nos concitoyens, l'unique source d'information sur la marche du monde ? Comment se battre contre de mauvaises habitudes prises précisément devant un petit écran où le souci d'analyse, d'approfondissement, est quasiment absent, où une information essentiellement travaillée sous son aspect émotionnel est subie sans aucun recul ? Comment fidéliser un lectorat plus volatil que jamais, récemment défini par un sociologue comme relevant d'un "profil culturel dissonnant" ? Cette nouvelle classification recouvre ceux qui, a priori réputés plus exigeants, sensibles à la culture, se laissent de plus en plus envahir par l'image. Qui réduisent par voie

de conséquence leur temps de lecture, et régressent insensiblement au fil de programmes plus ou moins "avouables" regardés dans l'anonymat de leur canapé.

Jean Baudrillard, qui vient de nous quitter, parlait crûment de populations "lobotomisées" parce que devenues incapables d'interpréter ce qu'elles reçoivent, de faire un tri, de porter au final un jugement véritablement personnel. Bourdieu n'a cessé de stigmatiser le traitement spectaculaire de l'information en rappelant que l'abus de faits divers par exemple, s'apparentait clairement à de la diversion.

Quand on a complété ce tableau par un formatage où un sujet, quel qu'il soit, doit coûte que coûte être bouclé autour d'une minute trente, on imagine sans peine au-delà de sa passivité, la paresse grandissante du téléspectateur donc du lecteur potentiel qu'il demeure.

Chacun essaie de trouver la meilleure parade. Le monde de l'information écrite a ainsi été envahi par une presse gratuite conçue pour zapper pressés. Certains grands titres ont quelque peu infléchi leur ligne éditoriale en "pipolisant" allègrement et de toute évidence contre nature. Des hebdomadaires au demeurant estimables abusent plus que jamais d'accroches à base de "hit-parades" en tous genres pour appâter le chaland. D'autres supports de presse écrite se sont multipliés mais avec comme seul objectif d'exploiter le voyeurisme qui sommeille en chacun de nous, ou de faire vivre les gens par procuration. La presse spécialisée tire mieux son épingle du jeu car elle s'adresse à un lectorat qui sait qu'il ne trouvera pas régulièrement ailleurs et de manière suffisamment détaillée ce qu'il recherche ; le jazz en fait évidemment partie, ce qui ne veut pas dire que la gestion et la rentabilité d'un magazine de ce type soient choses aisées. C'est néanmoins sur le fond un échec culturel sachant qu'une presse généraliste pourrait plus efficacement atteindre le plus grand nombre, et donc le sensibiliser à ce qui lui reste à découvrir. La télévision elle-même reproduit ce genre de schéma entre les chaînes généralistes et le câble puisqu'à de rares et très tardives exceptions près, la musique, ou ce qui y ressemble, est sur Mezzo, point. Et il faut payer. Au passage, évoquons la radio, concurrence moins directe voire vivier potentiel pour cette presse spécialisée (en précisant qu'il s'agit d'un public généralement déjà "conquis" et que confirment les 59 ans de moyenne d'âge des auditeurs de France Musique par exemple). Le Net, souvent mis en accusation en raison notamment du téléchargement (le livre posera sans doute à terme le même problème que la musique), a finalement sur le registre qui nous occupe quelque chose de parfaitement rassurant, ne serait-ce que parce que, même s'il nous met à nouveau face à un écran, il nous sollicite en tant que lecteurs. Il n'est donc pas surprenant qu'une enquête CSA réalisée

pour Journalisme et Citoyenneté laisse clairement apparaître que le succès galopant des blogs est perçu comme une avancée positive pour l'ensemble de la presse écrite, et un danger pour les gens de télévision.

La presse est le reflet d'une démocratie, c'est-à-dire plus ou moins objective si tant est que ce mot ait une chance de revêtir un sens qui ne relève pas de l'utopie. Elle a au moins sous nos cieux l'avantage de pouvoir exister sans être systématiquement entravée voire bâillonnée par le pouvoir (tout au plus, mais ce n'est pas pour autant négligeable, une forme "d'autocensure" ou de désinformation liées aux intérêts des groupes propriétaires). Il reste à savoir ce qu'elle fait de cette liberté au nom d'un pluralisme qui n'a de sens et d'utilité que s'il est le reflet d'un pluralisme d'opinion et non d'information. Or il semble que ce sont essentiellement les sources d'information qui se multiplient, mais que ce qui ressemble finalement à de la pensée unique et de préférence incolore, apparaît plus souvent qu'à son tour. Défaite de la pensée, défaite du contenu, car même l'abondance ne saurait masquer une forme de misère intellectuelle qui ne date pas d'aujourd'hui.

À un interlocuteur qui lui rappelait le nombre impressionnant d'analphabètes existant dans le monde (près de 800 millions) le regretté Jacques Ellul avait un jour répondu froidement "oui, mais que lisent les autres ?"

L'écrit présente de précieux avantages à commencer par celui de permettre à son lecteur de prendre un peu de distance avec le message qui lui est adressé. De ne pas être parasité par des phénomènes

qui peuvent s'avérer parfaitement trompeurs au regard de la qualité réelle voire de la sincérité du message délivré. On est quelque peu saisi de vertige quand on songe à ce que révèlent les études des comportementalistes américains ayant travaillé sur le sujet, à savoir que dans une prestation visuelle donc orale, le contenu représente moins de dix pour cent de ce que va retenir le spectateur. C'est dire l'importance que peut représenter le fait d'être en quelque sorte protégé des effets de la voix et de la gestuelle de l'orateur. De plus, nous vivons des temps où ce qu'on appelle "l'authenticité travaillée" est devenue pour bon nombre d'intervenants une discipline payante et qui est donc appréhendée avec le plus grand sérieux. Il n'est nullement question de promouvoir une forme de méfiance paranoïaque mais simplement d'insister sur le fait qu'il faut, de temps à autre, de manière au moins complémentaire, s'abstraire du tourbillon médiatique peu propice à une véritable réflexion. On peut certes être parfaitement malhonnête à l'écrit, mais dans bon nombre de cas la vérité a moins de chance d'échapper à une lecture attentive permettant recoupements, associations, un décryptage plus fin parce que bénéficiant du temps que l'on a devant soi et du calme dans lequel il s'opère.

Le théâtre a survécu au cinéma, la peinture à la photographie, il faut penser résolument que la presse

écrite survivra aux techniques audio-visuelles les plus sophistiquées, les plus attrayantes. On imagine mal qu'elle puisse relever ce défi sans impérativement privilégier désormais la qualité, et garder ce qui fait son originalité. Préserver cette intimité avec le lecteur, en développant cette forme de conversation enrichie qu'elle peut alors représenter. Dans un monde actuel surinformé, il y a fort à parier que l'honnête homme aura plus que jamais besoin d'articles de fond et d'éclairages donnés par des éditorialistes, face à des postures prises par des intermédiaires aussi suffisants qu'insuffisants. Défendre la presse, c'est avant tout défendre l'écrit qui a pourtant fait ses preuves en matière de réveil des consciences, capable même encore aujourd'hui de constituer un véritable brûlot. Souvenons-nous que ce n'est qu'un livre (*Les Versets sataniques* de Salman Rushdie), et non un acte terroriste vu en boucle sur toutes les chaînes de télévision, qui engendra la tempête. Quelle technique moderne aurait pu surpasser l'impact du *J'accuse* de Zola dans le fameux numéro de *L'Aurore* du 13 janvier 1898 en pleine affaire Dreyfus ? Quelle arme aurait pu déclencher aussi sûrement le coup de tonnerre et les mesures historiques qui suivirent la parution dans le *Washington Post* de l'enquête sur le Watergate ?

L'écrit est important et il peut avoir d'autres vertus que celles qui garantissent, par presse interposée, une information citoyenne de qualité. Il représente l'occasion de s'adonner à un plaisir que Valéry Larbaud définissait avec humour comme "un vice impuni", celui de la lecture. C'est précisément à ce niveau que réside l'intimité évoquée plus haut et qui, dans ce tête-à-tête, commence par le toucher qu'il s'agisse d'un journal ou, plus sensuel encore, d'un livre.

Je ne prendrai sur ce registre qu'un seul exemple qui me vient à l'esprit chaque fois que ce mot lecture est prononcé. Il fait songer à ce que peut représenter cet exercice pourtant ordinaire, et ce même dans un combat aussi terrible que celui entrepris contre la douleur. Une toute petite phrase me hante, issue d'un beau roman de l'auteur suédois Lars Gustafsson, paru il y a une dizaine d'années, et qui s'intitulait *La mort d'un apiculteur* (aujourd'hui épuisé, il n'y a pas que les disques qui souffrent de déréférencement...). Comme le titre le laisse supposer, le personnage principal est très malade. Il lutte contre une douleur qui l'envahit et qu'il a, ce jour-là, beaucoup de peine à contrôler. Il se met alors à lire et constate au bout de quelques instants qu'il l'apprivoise un peu au fil des pages. Sans doute ne peut-il affirmer que cette douleur ait disparu ni même qu'elle soit moins forte, mais il nous résume son rôle et sa présence par une remarque d'une simplicité bouleversante. Il nous dit "elle est toujours là, mais elle lit avec moi". Laissez-moi vous dire que rien que pour une image comme celle-ci, il faut sauver la galaxie Gutenberg.



Illustration Jeanne Puchol

# LE BON CAS DES CHEFS

Si la critique est facile et l'art difficile, comme disaient avec raisons nos grand-mères en cuisine, l'art de la critique n'est pas chose aisée. Les Allumés du Jazz avaient rencontré deux plumes marquantes de l'histoire du jazz : Philippe Carles et Nat Hentoff (1). Cette fois-ci, les rédacteurs en chef de Jazz Magazine, Jazzman et Improjazz nous font faire un tour de piste en direct de leur rédaction. Nous avons aussi souhaité inclure la revue doyenne Jazz Hot. Son rédacteur en chef, Yves Sportis, après réflexion, a décliné l'offre pour des motifs très respectables. Dommage, d'autant que celui de Jazzman nous avait d'abord annoncé que "comme John Zorn, il ne donnait pas d'interviews", puis (ouf!) que comme ce dernier, il pouvait changer d'avis. États des Lieux !...

Entretiens avec Frédéric Goaty, Alex Dutilh, Philippe Renaud

Propos recueillis par Jean-Paul Rodrigue, Jean Rochard, Gaston Alidéc

(1) voir Journal n°4 et 10

## FRÉDÉRIC GOATY (Jazz Magazine & Muziq)

### Quel état des lieux de la presse jazz en France ?

Jazz Hot a largement fêté ses 70 ans, Jazz Magazine a plus de 50 ans et Jazzman, plus de quinze – et n'oublions pas Improjazz. On entend souvent dire que le jazz est figé, voire moribond... Or, il y a trois mensuels de jazz très "affirmés" – même si deux d'entre eux appartiennent au même groupe de presse – qui cultivent chacun des points de vue très différents sur l'histoire et l'actualité de cette musique... Cela prouve qu'en France il existe toujours des passions assez vives pour le "jazz", un mot qui recouvre, comme chacun sait, une réalité extrêmement plurielle.

### Quand on compare les magazines français et américains, on est frappé par l'approche plus analytique et musicologique de la critique anglo-saxonne...

À mes yeux, pour la critique jazz, rock, musicale en général, le modèle anglo-saxon est celui que j'admire le plus, celui qui découle en partie – pour le jazz – des notes de pochettes de Nat Hentoff, Ira Gitler ou Leonard Feather qu'on lisait derrière les pochettes des 33 tours Riverside, Blue Note, etc. Je les trouve toujours exemplaires. Elles avaient effectivement un contenu musicologique, mais n'excluaient pas le lecteur, car cette génération de critiques avait en même temps un discours clair, précis. En Europe, et notamment en France, la critique est souvent plus "littéraire", ce qui ne veut pas dire qu'elle est moins intéressante...

### Une critique très impressionniste, très subjective...

Mais la critique est forcément subjective ! Chez nous, elle se situe davantage sur le ressenti, l'émotionnel, et elle est donc, peut-être, encore plus subjective que la critique américaine ou anglaise. D'autre part, je pense que depuis la fin des années 80 la critique jazz "porte" moins de choses en elle que dans les années 1960/70. Lorsqu'on relit les numéros de Jazz Hot et Jazz Magazine de cette époque, je trouve que la critique était d'un niveau nettement supérieur, sans doute parce que le jazz, alors, était moins coupé de la réalité sociale et politique. Cela dit, il me semble qu'aujourd'hui il y a un début de réappropriation du social et du politique dans la musique instrumentale. La musique instrumentale – le jazz en particulier – a un peu souffert, dans les années 1980/90, de l'absence de parole. Or, le hip hop, ou aujourd'hui – à un degré moindre – le slam, ont "pris" la parole, via un discours engagé, que l'on peut parfois juger simpliste ou violent, mais que j'ai souvent trouvé intelligent, profond, stimulant. Il y a, par ailleurs, une nouvelle génération de critiques, depuis deux ou trois ans, qui viennent travailler à Jazz Magazine non pas parce qu'ils sont uniquement passionnés par le jazz, mais parce qu'ils veulent faire avant tout un travail journalistique. C'est très intéressant, j'ai envie de confronter cette nouvelle génération à la génération "modèle", celle des Philippe Carles, Jacques Réda, Alain Gerber, François-René Simon et tant d'autres... Le présent, l'actualité, ne doivent pas être séparés du passé, et je crois beaucoup au mélange des genres. Je parle aussi bien de l'écrit que de la photo : deux ou trois photographes collaborant actuellement à Jazz Magazine viennent "d'ailleurs", ne sont pas spécialement connaisseurs ou passionnés de jazz, mais ont un regard sur cette musique qui m'intéresse particulièrement, différent de celui de grands photographes "jazz" – que Jazzmag est toujours fier de publier régulièrement ! – comme Guy Le Querrec ou Giuseppe Pino, par exemple.

### Le numéro de mai de Jazz Magazine était consacré, autour d'une interview d'Archie Shepp, à une époque où jazz et politique faisaient particulièrement bon ménage. N'y a-t-il pas une volonté, consciente ou inconsciente, de la rédaction de jouer le rôle de « gardien de la flamme », et du même coup de se démarquer de ses concurrents ?

Il n'y a aucun calcul. Je crois qu'il ne faut pas se dire : « parlons politique, histoire de se démarquer de nos concurrents », ce serait artificiel, naïf. La simple addition des générations et des personnalités très diverses qui écrivent dans ce magazine nous emmène vers une réflexion politique ou non, selon le thème principal de chaque numéro. Faire un magazine comme le nôtre, avec la longue histoire qu'il a, est à mon sens un acte politique – un acte de vie. On s'oppose à quelque chose, forcément, car en toute logique on ne devrait plus faire de magazines de jazz, vu le peu d'écho qu'en donnent les "grands" médias ! Eh bien si, on en fait un – et même trois ! –, et des gens l'achètent, le lisent : en ventes "kiosques", ces derniers mois, nous avons rattrapé notre retard des années 90 sur Jazzman, et Muziq fait des scores étonnants, supérieurs aux deux magazines jazz. C'est une sorte d'acte de résistance, non ?

### Est-ce que la concentration du marché du disque entre quelques « major » compagnies, et la nécessité vitale pour

### un magazine de jazz d'attirer ces gros annonceurs ne réduisent pas mécaniquement l'indépendance de sa rédaction ?

Le poids d'un annonceur, l'argent qu'il investit, la surface qu'il occupe dans les colonnes d'un magazine sont souvent inversement proportionnels à la pression qu'il exerce sur la rédaction ! Le pic de la puissance marketing et de la force promotionnelle des « major » a été atteint dans les années 90, parce qu'elles surfaient sur le nouveau support qu'était alors le CD. Maintenant, comme ce support est en pleine crise, l'influence de ces compagnies repose sur une base plus fragile. Qui sont les annonceurs dans la presse jazz ? Ce sont des gens qu'on connaît, dont certains sont des amis : un exemple, Daniel Richard (d'Universal Jazz France), que j'ai côtoyé pendant trois ans à la Fnac dans les années 80, et qui m'a présenté Philippe Carles. À l'époque de PolyGram (avant Universal), Jean-Philippe Allard était un lecteur assidu de Jazz Magazine et ses goûts artistiques – j'espère qu'il ne me contredira pas... – ont été en grande partie façonnés par la lecture de Jazz Magazine, et de Jazz Hot aussi, sans doute : Ornette Coleman, Charlie Haden, Abbey Lincoln, autant d'artistes qu'il a donc produits dans les années 90 et qui étaient très présents dans nos colonnes pendant cette période, mais pas seulement, avant aussi ! Bien sûr, il est arrivé aussi que l'on parle d'artistes qui nous ont été "vendus", "soufflés" –

### Un récent éditorial de Jazz Mag soulignait que « l'amour du disque est toujours aussi fort », une idée qui va plutôt à contre-courant de l'idée reçue sur la mort prochaine de l'objet disque. Sans dévoiler le contenu d'un prochain numéro spécial consacré à la question, peut-on en connaître quelques idées directrices ?

Je suis raisonnablement pessimiste, mais viscéralement optimiste. Je ne peux pas me résoudre à voir mourir ce(lux) que j'aime, même s'il est évident que l'objet CD ne va pas très bien, et tout ce qu'il y a autour : les maisons de disques, les médias, etc. On a un peu perdu le goût d'aller chercher, voire rechercher tel ou tel disque dans un magasin. L'objet CD s'est fortement banalisé. Je crois encore, non pas forcément au support disque, mais à l'amour du disque, ou plus exactement de la musique, et surtout des gens qui la font. Dans une interview récente, Laurent Garnier se demandait à quoi ressemblerait dans vingt ans la collection de disques des ados d'aujourd'hui – à des fichiers MP3, sans doute égarés sur leur disque dur ou leur Ipad ... – et il ne cachait pas son inquiétude. De mon côté, je crois à la réalité tangible de l'objet disque, et s'il s'en vend beaucoup moins aujourd'hui, nous sommes tous un peu responsables, journalistes, disquaires, maisons de disques... Quant à l'Internet, on en a

fait une espèce d'espace diabolique où il n'y aurait que des gens téléchargeant illégalement de la musique gratuite... C'est faux ! Il y a aussi des gens qui utilisent l'Internet pour acheter des CD ou des 33 tours rares, il faut le dire ! Ce futur numéro de Jazz Magazine sera empreint d'une certaine nostalgie – et pourquoi pas ? –, oui, peut-être, mais pas seulement. Parler et faire parler de la passion du disque, ça ne peut de toute manière pas faire de mal à la musique...

### Muziq ne risque-t-il pas d'absorber Jazz Mag un de ces jours ?

Leur ton est résolument différent. Ma direction, Les Nouvelles Éditions Musicales Modernes, n'a absolument pas l'intention de fusionner aucun des titres dont ils sont propriétaires, soit Jazz Magazine, Jazz Man et Muziq. L'idée d'un hors série pour Jazz Mag est devenue Tangentielle, petit supplément qui s'est transformé en journal pour devenir bimestriel en 2008. 80% de Muziq est consacré à l'histoire des grands courants des années 60/70, sans a priori pour ou contre aucun style de musique. En termes de vente de presse, le vintage est beaucoup plus vendeur que n'importe quoi. Mais nos chroniques de disques sont uniquement consacrées aux sorties très récentes. D'une part, l'histoire est d'actualité, d'autre part, je souhaite que le futur Muziq cultive les contrastes.



mais jamais imposés – par Universal, Warner, Sony, etc., mais un magazine de jazz se doit aussi de rendre compte de l'actualité, des « possibles » du jazz, pas que des "certains", et on a tout autant parlé et défendu, en même temps, des artistes produits par des labels indépendants...

### Penses-tu vraiment qu'un jeune musicien, selon qu'il est produit par une « major » ou par un petit label, a les mêmes chances d'être mis en avant dans la presse spécialisée ? A-t-il la même crédibilité ?

Aujourd'hui, oui. Les techniques de promotion des « major » compagnies ont en partie déteint sur celles des labels indépendants. Ces derniers – même les tout petits – sont beaucoup plus efficaces et inventifs de ce côté, et je ressens plus de "pressions positives" de leur part que du côté des « major ».

## ALEX DUTILH (Jazzman)

### Alors que tu avais d'abord refusé cet entretien, tu as changé d'avis. Qu'est-ce qui a amené ce revirement ?

La fin du bouclage de Jazzman.

### Mais John Zorn n'a pas participé à ce bouclage ?

Non, mais lorsqu'il est en production, rien d'autre ne vient le perturber. Faire un journal, c'est produire. De la pensée et de la forme. Ça exige de ne pas se disperser.

### Quelle était la nécessité d'un nouveau mensuel consacré au jazz alors qu'il en existait déjà deux ?



Illustration Ouin

C'est comme pour les partis politiques : ce n'est pas parce qu'il y en a déjà deux que l'on y retrouve ses idées.

Il faut aussi se rappeler que Jazzman est né comme un supplément gratuit au Monde de la Musique où j'assurais la responsabilité des pages jazz en compagnie de Franck Bergerot et d'Arnaud Merlin.

Notre collaboration à un mensuel principalement dévolu à la musique classique, tenait à la conviction que l'on pouvait élargir le public du jazz en s'adressant à un cœur de cible voisin. Tout comme Laurent Goddet avait tenu la page jazz de Rock & Folk dans la continuité de sa rédaction en chef de Jazz Hot.

Disposer d'un 16 pages gratuit (double format, donc équivalent à un 32 pages), diffusé à 80 000 exemplaires et destiné à un public à conquérir au jazz était un beau défi. L'idée en revient au patron du groupe de presse auquel appartenait alors Le Monde de la Musique, Bernard Loiseau : lorsque François Lacharme était venu frapper à sa porte (après beaucoup d'autres) pour créer un mensuel de jazz, il avait préféré opter pour un supplément au Monde de la Musique. Son objectif à lui consistait à élargir le public du Monde de la Musique en faisant venir un lectorat de jazz, de manière à ce que son audience dépasse celle de Diapason, alors leader de la presse magazine classique. C'est ainsi que Jazzman a vu le jour en octobre 1992.

Comme l'on dit aujourd'hui, c'était un échange gagnant-gagnant... C'est en 1995, lorsqu'un nouveau groupe a racheté le Monde de la Musique pour l'appuyer à Radio Classique qu'il possédait déjà, que Mario Colaiacovo, président du groupe, s'est étonné que nous vendions deux magazines au prix d'un et nous a demandé de réfléchir à une formule qui serait autonome.

Le premier numéro de Jazzman autonome a ainsi démarré en mars 1995. Partant de la gratuité, il nous était facile d'afficher un prix bas (16 francs alors que Jazz Magazine était à 32 francs et Jazz Hot à 45 francs...). Comme de surplus nous partions avec un cousin d'abonnés conséquent (ceux du Monde de la Musique), nous avons tout de suite connu une diffusion payante qui représentait le double de celle de Jazz Magazine et le quadruple de celle de Jazz Hot. Depuis, la diffusion annuelle de Jazzman (je parle bien des exemplaires vendus en kiosque, plus les abonnements) reste largement en tête de la presse du jazz européenne. La ligne éditoriale générale est toujours la même : élargir le public du jazz en essayant d'être compréhensible par des non spécialistes et envisager "tous les jazz" sans exclusive de chapelle. D'où une équipe rédactionnelle aux sensibilités très différentes mais poursuivant le même objectif d'élargissement du public.

Autre question ?

**Quelles sont les compétences qui t'ont permis de relever ces différents défis : être le premier magazine de jazz, élargir le public, et envisager "tous les jazz" ?**

Un journal, c'est un collectif. Une somme de compétences, une manière de les dynamiser les unes avec les autres. La réponse à cette question devrait prendre le temps d'examiner les parcours des uns et des autres pour saisir comment une philosophie se met en actes. Et aujourd'hui encore, le même principe me guide quand il s'agit de renouveler l'équipe ou de faire appel à de nouvelles collaborations. Un journal, c'est aussi un être vivant et il me semble capital de veiller à s'entourer de gens avec lesquels on n'est pas d'accord sur tout : une manière de limiter la tentation du ronronnement ou de l'autosatisfaction.

En ce qui concerne mes propres compétences, je me bornerai à évoquer les acquis de l'expérience : d'abord 8 ans de collaboration à Jazz Hot, de 1972 à 80, pour connaître le milieu. Et surtout 9 ans au Monde de la Musique, de 1983 à 1992 ainsi qu'à France Musique, en tant que producteur d'une émission de jazz depuis 1980. Ces deux dernières expériences se situaient là où est cet enjeu : parler au-delà du cercle des convaincus. J'ajoute que 7 ans au contact des pratiques amateurs et de l'ensemble des esthétiques musicales, de 1984 à 1990, m'ont probablement incité à raisonner de manière plus globale et prospective que du seul point de vue du "mundillo" du jazz. Même logique si j'ai pu créer et assurer pendant 12 ans la direction artistique d'un "Festival des Musiques Croisées", à partir de 1989, dans les Landes, pour tenter de croiser les publics et d'élargir celui de chaque esthétique.

**À propos, il existe souvent dans ce milieu musical du jazz une grande connivence entre ses différents acteurs. Tu es aujourd'hui un acteur très présent puisqu'exerçant différentes activités en même temps dont certaines très proches de l'Institution. Quelle indépendance te reste-t-il en tant que journaliste ?**

Précisons les choses. Effectivement, cette proximité est une réalité. Mes activités : 1) je dirige Le Studio, organisme de formation professionnelle continue pour les artistes des musiques actuelles, dont l'auto-financement représente 50% et dans lequel l'État n'intervient qu'à hauteur de 20% ; 2) producteur à France Musique, service public libre de toute pression publicitaire et éditoriale. La connivence n'en est pas pour autant une

fatalité. Que je sache, Olivier Besancenot, employé de La Poste, n'en épargne pas pour autant la responsabilité de l'État... La diversification des activités peut aussi bien glisser sur une "instrumentalisation généralisée", si l'on n'y prend garde, que constituer à l'inverse un gage d'indépendance dans chaque secteur. Question de pratique, pas d'idéologie. Je ne me prononcerai pas pour mes confrères. À Jazzman en tout cas, je veille toujours à confier des sujets ou des chroniques à des journalistes qui ne soient pas particulièrement liés à la maison de disques, au festival ou à l'artiste dont il est question. Pour éviter les risques d'a priori. Cela pour la responsabilité collective. Mais pas de dogmatisme, parce qu'à l'inverse, chaque journaliste devrait pouvoir tirer parti de sa connaissance approfondie d'un sujet pour effectuer une analyse plus fine que celle d'un confrère moins familier de la question à traiter. Cela est un problème de responsabilité individuelle. Il y a d'un côté les journalistes "militants" ou "complaisants" et d'un autre ceux qui sont viscéralement attachés à leur indépendance de pensée. Pour avoir émis des jugements dubitatifs sur des émanations de l'institution (qui a toujours respecté cette liberté de parole), sur des artistes majeurs d'annonceurs publicitaires majeurs (au prix d'un boycott - dont je suis fier - des annonces publicitaires), sur des musiciens fréquentés depuis longtemps (avec fâcherie de quelques mois ou quelques années), sur des labels ou festivals "politiquement corrects" mais artistiquement discutables, je me sens personnellement - et il en va de même pour l'ensemble de la rédaction de Jazzman - à l'écart de cette dérive journalistique dont j'observe les effets ici ou là. C'est une exigence quotidienne. Vis-à-vis de l'institution (dont les pouvoirs sont bien limités), de la publicité ou des réseaux d'influence et de copinage. L'indocilité est une vertu du jazz. Il est heureux qu'elle se retrouve aussi chez des journalistes.

**Qui sont les grands journalistes, les grands critiques de jazz aujourd'hui ?**

C'est au public de le dire.

**Le public (le plus grand nombre ?) aurait-il toujours raison ?**

Pourquoi, alors que tu peux avoir des avis très prononcés sur la musique, ne pourrais-tu pas exprimer de point de vue sur ceux qui en parlent ? OK, j'aurais dû parler des lecteurs. Ceux pour qui les journaux sont faits. J'ai un avis sur le meilleur demi d'ouverture du Quinze de France, mais je ne m'autorise pas à l'exprimer professionnellement. Idem pour mes consœurs et confrères : j'ai le plus grand respect pour ceux dont l'impartialité est rarement prise en défaut. Et si je me refuse à leur consacrer une vraie analyse, c'est parce que l'essentiel se joue dans la musique, dans la signature des artistes. Nous journalistes, programmeurs, ingénieurs du son, producteurs, éditeurs, tourneurs, photographes, etc. avons certes un rôle à jouer dans le parcours des artistes, mais nous ne sommes que des médiateurs entre eux et le public. De grâce, évitons le nombrilisme de nous croire plus importants que nous ne sommes.

**Soit ! Exprimer professionnellement un avis sur le Quinze de France si tu n'es pas critique de sport peut se discuter, mais si tu es critique de musique, tu dois avoir les clés d'une critique littéraire.**

**Il est souvent demandé aux musiciens de donner leur avis sur d'autres musiciens dans les revues de jazz (dans Jazzman, on fait même participer un musicien à une table ronde de critiques pour donner son avis sur un confrère). Des critiques comme Nat Hentoff qui ont exprimé des engagements très clairs auprès de certains musiciens ont fait montre d'un grand engagement, d'un esprit très militant et resteront dans l'histoire par le fait même d'une partialité assumée.**

Je le répète : à mes yeux c'est un sujet subalterne.

**Jazzman a été repris par le même groupe de presse que Jazz Magazine, ce qui fait que les deux revues de jazz les plus lues appartiennent à la même personne. Que penses-tu de cette situation ?**

Elles appartiennent au même groupe de presse, pas à la même personne. Elles ont appartenu conjointement à Franck Ténot pendant l'année précédant sa disparition. Aujourd'hui, les deux titres ont chacun à leur tête un héritier différent de Frank : son fils Patrick pour Jazz Magazine, sa fille Sarah pour Jazzman. La consigne de Frank était claire : cultivez votre différence. Ses enfants l'assument à l'identique. Tant que nous aurons l'un et l'autre notre indépendance, il n'y a ni plus ni moins de difficultés que lorsque nous ne faisons pas partie du même groupe. Vive le pluralisme des idées.

**Mais lorsque la couverture et le sujet principal des numéros d'avril des deux revues de Jazz issues du même groupe sont consacrés à la même artiste, le lecteur peut se poser des questions...**

J'espère bien qu'il s'en pose ! C'est la deuxième fois que nous sommes confrontés à cette question. La première, c'était pour l'anniversaire de la mort de Miles. Cette fois, c'est sur l'actu de Dee Dee. Nous avons eu le même réflexe journalistique. Parce que nous sommes journalistes ! Comme les "une" de l'Obs, de l'Express et du Point peuvent être consacrés au même sujet la même semaine. Si l'on traite l'actualité, c'est inévitable et aucunement un problème. Si ça se trouve, Jazz Hot fera une couverture identique à Jazzman ou à Jazz Magazine le mois prochain. Le traitement du sujet ne sera pas le même, les lecteurs se feront leur idée de l'angle qui correspond le mieux à leur sensibilité. Encore une fois, ce pluralisme de la presse jazz, ici comme aux USA où il y a quatre magazines importants, permet d'avoir des interprétations différentes sur un même thème : après tout c'est bien comme ça que le jazz fonctionne pour l'essentiel, non ?

**Miles Davis et Dee Dee Bridgewater sont tous les deux dans une grande maison de disques. La publicité est un facteur compréhensible de la survie d'un magazine. Il y a deux théories, l'une voulant que les annonceurs les plus réguliers (pour beaucoup des maisons de disques) passent de la publicité pour garder en vie une presse jazz justifiant leur activité sans se soucier des effets sur les ventes jugées faibles, l'autre plus "classique" qui veut que la publicité suive avec attention la ligne éditoriale, cherchant parfois plus ou moins à influencer, en croyant encore à la valeur dynamique d'exposition de leur produit.**

Dans une entreprise privée comme un magazine, la publicité est effectivement l'une des deux sources essentielles de revenu. L'autre venant du lectorat, abonnements et ventes au numéro. La première théorie ne concerne à ma connaissance que la politique d'Universal. Je n'ai jamais rencontré un autre responsable de major tenant ce discours. La seconde théorie me semble trop mécaniste pour être vérifiée par les faits. Je crois que la réalité est bien plus empirique : l'air du temps, capté par les uns et les autres. Je crois davantage à l'influence de la presse spécialisée sur les confrères des radios et de la presse généraliste sur les programmateurs de spectacle vivant (en dehors du mundillo parisien, beaucoup plus sensible au bouche à oreilles, puisqu'il y a abondance de bouches et d'oreilles).

Pour revenir aux choix de couverture : pour un magazine, c'est un acte commercial. Comme la pochette de disque : il vaut mieux élargir le public par la couverture pour que le contenu soit lu (écouté pour le disque). Mais le choix de l'illustration et du titre qui vont "cartonner" sont tout sauf scientifiques : il rentre beaucoup d'intuition là-dedans et on se trompe régulièrement. Mais ni plus, ni moins que les producteurs de label.

**Quelle est la chose la plus enthousiasmante pour le jazz aujourd'hui et quelle est la plus préoccupante ?**

La plus enthousiasmante : la créativité de la scène actuelle, son absence de dogmatisme, sa culture élargie, le fait de découvrir chaque mois de nouveaux artistes qui mettent du bonheur dans la tête par l'enthousiasme et la conviction qu'ils mettent à inventer les jazz encore possibles. La plus préoccupante : la paupérisation des musiciens. Mais c'est un problème qui touche toutes les esthétiques musicales.

#### PHILIPPE RENAUD (Improjazz)

**Comment est né Improjazz, qu'est-ce qui en a motivé la création ?**

L'idée d'Improjazz (en un seul mot, même si la partie "jazz" du logo figurant en haut de la première page du magazine a tendance à se déliter au profit de "impro") est née une après-midi d'octobre 1993, après un repas avec Patrick Gentet, à Nantes. Nous sortions d'une réunion houleuse avec le principal responsable d'un fanzine qui s'appelait Notes. Celui-ci existait depuis 1981 et était le fruit des organisateurs du festival des Musiques de Traverses à Reims. Après quelques changements de mains, ce fanzine à la parution aléatoire était tombé entre celles d'une personne qui manifestement n'en avait plus cure. Patrick et moi-même, collaborateurs à Notes, avions le sentiment d'un malaise profond. Notes n'avait connu cette année-là qu'un seul numéro en juin, les articles que nous écrivions étaient tronqués ou non publiés ; Notes desservait à la fois les musiciens, les labels, les lecteurs par son laisser-aller. Ces éléments, parmi d'autres, nous ont confortés dans la nécessité de faire autre chose. Sans aucun moyen, bien sûr, puisque toute la comptabilité et l'argent de l'association Notes étaient en d'autres mains. Mais nous avions la force et le soutien des lecteurs et connaissions pas mal de musiciens et de responsables de labels indépendants. Nous avons fixé une limite d'emblée : le nouveau fanzine (je n'aime pas ce mot) devait vivre de lui-même et nous ne devions pas engager d'argent personnellement. Le numéro 0 est sorti en décembre. Quelques feuillets tapés sur les premiers ordinateurs personnels de l'époque, un éditorial pour présenter ce que nous voulions faire, c'est-à-dire mettre en contact les musiciens entre eux, leur donner la parole et leur permettre de se faire connaître un peu mieux au travers d'articles, interviews, chroniques de disques et de distribuer les productions "indépendantes". Un projet qui paraissait réalisable à défaut d'être ambitieux. L'autre promesse que l'on s'était faite, Patrick et moi, était de respecter une parution régulière, fixée à 10 numéros par an. Promesse tenue jusqu'à présent, et j'en suis fier, par respect pour les lecteurs qui payent un abonnement et pour le travail des musiciens, même si Improjazz ne "colle" pas à l'actualité.

**Lorsque tu indiques la diminution du mot Jazz dans l'en-tête, qu'est-ce que cela signifie ?**

Cette réflexion vient de Lê Quan Ninh, en forme de boutade, à la sortie du n°63 où il figure en couverture. Il avait remarqué, lors du changement de logo à partir du n°61, que les lettres qui formaient la partie "jazz" se délimitaient, et il en était content ! Cette réflexion n'est peut-être pas si innocente que cela. Les trois magazines nationaux comportent le terme jazz dans leur nom. La plupart des magazines étrangers également. Peut-être est-ce cette différence dans la police de caractères, au moment de retenir ce logo, qui m'a plu indiquant ainsi que l'on semblait mettre davantage l'accent sur l'improvisation que sur le jazz. En même temps, je ne veux pas me soucier des étiquettes. Nous existons pour parler des musiques qui nous plaisent et les faire connaître au maximum de gens. C'est pourquoi nous avons ouvert des colonnes à d'autres musiques. Trop peu cependant, je l'admets. Mais dans le créneau qui nous intéresse, il y a déjà beaucoup à écrire. En 134 numéros à ce jour, trois ou quatre musiciens seulement sont revenus en couverture par deux fois au maximum. Donc, cette diminution du mot jazz dans le titre peut signifier que nous avons la vocation d'une spécialisation plus pointue mais très ouverte.

**La musique improvisée est-elle un genre de musique ?**

Je peux répondre oui dans la mesure où, comme d'autres musiques, elle rassemble des musiciens qui ont entre eux des propriétés communes, une façon d'aborder leur art d'une manière non orthodoxe ou non conventionnelle. Mais parler ainsi est réducteur car l'improvisation est par nature libre, donc ne peut se laisser enfermer dans une catégorie. On en revient à ces fameuses étiquettes qui permettent les classifications comme points de repère. Il y a autant de musiques improvisées que de musique de jazz ou de world music. Elle est personnelle à chaque musicien qui la pratique, et dans ce sens, la réponse à la question est non... Pour preuve la difficulté à comparer dans une chronique de disques tel style d'un improvisateur à un autre, alors qu'une forme de jazz peut être, elle, immédiatement classifiée. Improjazz va adresser une lettre à une cinquantaine d'artistes pour leur demander quelle est la place du musicien improvisateur d'un point de vue artistique, philosophique, politique ou simplement humain actuellement. Peut-être la synthèse nous permettra-t-elle de donner un début de réponse à ta question...

**Comment sont choisis les rédacteurs d'Improjazz ?**

Il n'y a pas de choix. Les rédacteurs offrent leurs services parce qu'ils le veulent bien et que nous encourageons les nouvelles entrées, avec un unique mot d'ordre : bénévolat. Pour une chronique de disque, le rédacteur conserve simplement le cd. Il n'y a aucune contrepartie financière. C'est un fait posé dès le départ et tout a fait bien accepté, que les rédacteurs soient passionnés ou professionnels. Il y a trois catégories : les "historiques" dont je fais modestement partie. Cette catégorie est actuellement réduite ; la "première" génération a emboîté le pas, de manière naturelle, dès le début, mais elle a aussi tendance à disparaître. Ensuite, une nouvelle vague, arrivée grâce à des connections avec les plus anciens. C'est aussi sur eux que reposent actuellement la richesse et l'avenir du magazine. Enfin, il y a les professionnels, qui trouvent une possibilité d'expression qu'ils ne peuvent pas ou plus avoir ailleurs. Improjazz utilise les talents d'environ vingt-cinq rédacteurs, dont au moins sept sont régulièrement présents à chaque numéro. S'il faut jongler parfois avec des promesses non tenues et des arrivages inattendus, nous n'avons par contre jamais manqué de matière. Au contraire, depuis quelques années déjà, le nombre d'articles et surtout de chroniques tend à s'accroître et à poser le problème de l'actualité. Combien de fois me demande-t-on au téléphone ou par email si j'ai bien reçu le disque, ce que j'en pense, et quand la chronique va paraître. Ceci n'est pas notre souci premier. Si un disque est bon, il le reste même et surtout six mois après sa parution. Comme il n'y a pas de censure dans le magazine (ce qui a pu poser au moins à deux reprises des soucis juridiques), que ce soit au niveau de la taille des articles ou de la nature des propos, on a pu nous reprocher un certain laxisme ou parti pris. Mais Improjazz a toujours fonctionné dans un souci de totale liberté d'expression, d'opinion, dans la mesure où cette liberté reste centrée sur un seul sujet : la musique. En cela nous avons conservé une ligne de conduite. Donc, quiconque a envie d'écrire dans le magazine est le bienvenu, pour peu qu'il s'adapte et s'intègre à la ligne rédactionnelle. Qui n'en a que le nom. Les nouveaux rédacteurs de ces derniers mois nous confortent dans cette démarche et je continue à encourager tous ceux qui pensent qu'ils ne peuvent exprimer leur opinion de manière écrite. Faites le pas, c'est grâce à vous que nous continuerons.

**Qu'est-ce qu'il est important de dire sur la musique aujourd'hui ?**

Cette question est liée à l'existence même des journaux. À supposer aussi qu'il faille parler de la musique avec des mots... Si je prends notre exemple, j'ai depuis le début publié l'ensemble des articles reçus de la part des différents rédacteurs sans aucune censure ni retouche. Mais est-ce que tout ce qui a été publié est important ? Certainement pas. Certaines rubriques le sont-elles plus que d'autres ? Nous avons demandé l'avis de nos lecteurs dans un questionnaire l'année dernière sur l'existant et sur les souhaits d'articles ou de sujets à traiter dans le magazine. Les réponses ont été extrêmement difficiles à synthétiser et nous avons pu constater que la notion d'importance variait selon les cas. Certains commencent la lecture du magazine par la rubrique d'annonces de concerts pour savoir ce qui va se passer le plus près de chez eux. D'autres épluchent la liste des disques parus et les noms des musiciens dont les disques sont chroniqués... Ils n'ont pas besoin de connaître les goûts de celui qui en parle, car ils sont assez grands pour se faire leur propre opinion. Alors, qu'est-ce qu'il est important de dire au sujet de la musique ? En tant que rédacteur en chef (!), je ne fais guère preuve d'originalité par rapport aux autres magazines ou fanzines en reprenant les grandes catégories traditionnelles que l'on retrouve partout : interviews, articles "de fond", comptes rendus de concerts et festivals, chroniques de disques. À titre personnel, je préfère laisser la parole aux musiciens eux-mêmes, ils sont les acteurs principaux et sans doute les plus à même de parler de leur travail. J'aime aussi les analyses faites autour de la musique ; le côté historique ou archivistique a son importance, mais alors il ne possède plus la notion d'actualité présente dans la question. Un article comme celui que vient de réaliser Jean-Michel Von Schouburg sur le Spontaneous Music Ensemble est à mes yeux fondamental. Outre le côté anecdotique et romancé, sans aucune connotation péjorative, il permet par ses aspects documentaires, extrêmement pointilleux et fiables, de mieux comprendre l'un des phénomènes essentiels de l'évolution de la musique d'avant-garde en Grande Bretagne. Cet aspect sociologique me paraît important pour appréhender le sujet et par là-même la musique. Nous essayons aussi de présenter des sujets différents grâce à des numéros hors série dont les échos ont été différents. Le premier sur le jazz et la poésie a suscité un intérêt certain ; le second sur les conditions de vie des musiciens dans le Royaume-Uni un peu moins ; la discographie FMP n'a pas atteint les objectifs que l'on attendait. Trois manières différentes de parler musique, à travers lesquelles nous avons pu juger de l'importance des niveaux de réception.

## BIRDS ON A WIRE

par Jacques Oger

L'histoire de la presse musicale est jalonnée de noms de magazines qui ont eu leur heure de gloire. Certains, comme *Creem* ou *Jazz Review*, sont devenus à la longue mythiques tellement s'impose, a posteriori, la justesse de la perception de leur époque. Comment ne pas tomber dans ce type de nostalgie lorsque l'on examine l'offre de la presse musicale aujourd'hui, en France par exemple (hormis bien sûr quelques fanzines trop confidentiels). Heureusement la revue anglaise *Wire* nous tire souvent de notre torpeur et nous console en nous proposant un large panorama des musiques bien réelles d'aujourd'hui et nous donne les clés pour les comprendre et les aimer.

*Wire* a été créé en 1982 par Anthony Wood que l'on voyait quelquefois à Paris dans le public des concerts de free jazz. Sur le premier numéro, Steve Lacy figure en couverture. Aujourd'hui *Wire* est devenu une revue de référence mondiale du journalisme musical.

Au début, ce mensuel s'est surtout intéressé aux musiques improvisées et au free jazz. Beaucoup de journalistes y ont participé : citons Richard Cook et Brian Morton, auteurs du monumental *Penguin Guide to Jazz*. Puis très vite, autour d'un noyau stable de journalistes qui ont racheté le magazine à un petit groupe de presse qui l'avait détenu jusqu'au milieu des années 1990, le mensuel s'est ouvert à de nombreux autres genres musicaux. Mais toujours sous cet angle particulier qui est la marque de fabrique de la maison : mettre en avant les musiques innovantes, bizarres, iconoclastes et issues de tous les pays (pas seulement anglo-saxons).

Beaucoup de styles sont couverts : le rock et la noise dans leurs nombreuses tendances les plus radicales, la nouvelle scène folk, l'électronica, le free jazz (encore et toujours), les musiques improvisées, la musique contemporaine, le hip hop, le dub, le field recording, les musiques du monde, la poésie sonore. Dans chaque numéro : des articles fournis et des rubriques abondantes avec au moins deux interviews (dont une en blindfold test), des présentations de nouveaux musiciens peu connus, des papiers de fonds thématiques et des rétrospectives historiques de musiciens importants des années post 1950 (tous styles confondus), bien utiles pour les jeunes générations de lecteurs. Tout le monde en effet ne connaît pas Cecil Taylor, Pierre Schaeffer, Henri Chopin ou les MC5. Au final, viennent se côtoyer, au fil des pages et des numéros, aussi bien John Fahey, Mattin et John Butcher que William Parker, Luc Ferrari et Gordon Mumma; Helmut Lachenmann, les Farmers Manual et Merzbow que Sunn O, The Fall et Tetuzi Akiyama. Et bien sûr des chroniques de CD (autour de 170 tous les mois), de livres musicaux et de concerts.

S'il fallait définir *Wire*, ce serait par son esprit d'ouverture, l'intérêt pour l'innovation et le souci permanent de rattacher les créations actuelles aux œuvres des décennies passées, le rappel de l'importance de certains musiciens ou courants qui ont pu être négligés. Loin de postures surannées, les rédacteurs ne cherchent plus à être les Lester Bangs recyclés des nouvelles musiques, mais seulement à bien informer le lecteur, sans relâche. Avec *Wire*, difficile d'ignorer l'histoire des musiques improvisées, l'école de New York, les pionniers de la musique sur ordinateur, les origines du reggae ou les développements les plus récents de la musique électronique.

Il faut aussi signaler l'excellente présentation de la revue : très bonne maquette et mise en page, lisibilité parfaite et agréable; on peut lire sans difficulté les longs articles – qui sont fréquents d'ailleurs. La publicité (abondante pourtant) est judicieusement répartie et ne vient jamais perturber la lecture, comme c'est souvent le cas dans la presse musicale, et pourtant on peut aussi y jeter un œil car il y a toujours des informations intéressantes à glaner : nouveautés CD des petits labels indépendants du monde entier, annonces de concerts et festivals (y compris en France).

A priori, c'est le minimum qu'attend le lecteur d'une revue d'information musicale. Cela a l'air si simple à première vue, qu'on se demande pourquoi cela n'existe pas en France alors qu'il y a des exemples semblables dans d'autres pays : *Blow Up* en Italie, *Signal To Noise* aux USA et quelques titres aussi en Allemagne, Belgique et Canada. Certains groupes de presse musicale français ont dû y songer, mais n'ont pas tenté l'aventure, sans doute pour des raisons financières. Peut-être que tout cela est trop difficile en France, et révèle au passage blocages, dilettantisme ambiant, absences d'initiatives, espoirs déçus ; *Octopus* a ainsi préféré, après une tentative infructueuse, choisir la solution de la publication en ligne.

Mais ne versons pas dans la morosité, grâce à *Wire*, il sera toujours aussi difficilement excusable de passer pour un ignorant.

## APERTO LIBRO

Après avoir contribué une quinzaine d'années à Jazz magazine, P.-L. Renou est chargé des rubriques Jazz, Classique et Musiques du monde pour [chronicart.com](http://chronicart.com) de 2000 à 2002 et écrit à l'occasion pour ImproJazz. Il a signé « Jazz et Musique Improvisée : de la presse au pressoir » dans la Revue de l'Association des Bibliothécaires Français en mars 2006.

Entretien avec P.-L. Renou par Raymond Vurluz

### Quel est le principal intérêt d'avoir une presse spécialisée jazz dans le contexte musical (et économique et social) d'aujourd'hui fort différent de celui d'après-guerre, des années 60 ou 70 ?

La contextualisation de la question est en effet déterminante. Depuis l'apparition de ce qu'il est convenu d'appeler "les avant-gardes", le phénomène d'éclatement, qui a affecté l'ensemble du champ esthétique, toutes expressions confondues, et qui s'est traduit, pour le jazz, depuis les années 1960, par une ramification des styles et des enjeux et le développement en continuité puis rapidement en rupture de la "musique improvisée", a bouleversé la vision linéaire que l'on pouvait avoir du jazz et qu'ont accréditée les historiens de cette musique. Ce qui a conduit à inaugurer la notion, à mon sens féconde, de "champ jazzistique" (Pierrepont). Mais ce phénomène s'est doublé d'un autre : l'économie du jazz s'est trouvée prise comme l'ensemble du monde, dans la tourmente de la "marchandisation" de la culture. Ceci a eu pour effet de polariser à l'extrême ledit champ : d'un côté, des musiciens montés en épingle à coup de budgets de promotion parfois énormes, de l'autre une sorte de zone grise, indistincte, dans laquelle on trouve pêle-mêle, des hérauts des générations plus anciennes, des jeunes musiciens (on est aujourd'hui "jeune" jusqu'à 40 ans passés, en gros jusqu'à ce qu'on soit répété... par cette même presse...), des créateurs "aux frontières", etc., en tout cas un ensemble de musiciens jugés sans "destin économique", n'était celui de leur survie. Dans ce contexte, la presse spécialisée ne se justifie que dans la mesure où elle peut donner une image la plus riche et la plus fidèle possible de ce que j'appelle "la réalité de la création". Comme celle-ci est fort diverse - de musiciens octogénaires qui jouent toujours de façon vivante (un Benny Carter, il y a peu), aux purs improvisateurs des "univers des confins" en passant par les tenants du néo-conservatisme à la Marsalis, les nouvelles générations de ceux qui n'ont pas désespéré de trouver dans l'espace du jazz un potentiel de renouvellement ou simplement des veines à creuser, et ceux encore qui expérimentent des fusions tous azimuts dont certaines fort réussies - cette tâche est immense. Une presse spécialisée ne se justifierait donc qu'en parcourant l'ensemble de ces musiques indépendamment de leur succès économique, en rendant compte de leur existence, ce serait un minimum, mais aussi en dégagant leurs enjeux, leurs sens, en bref, en tentant de rendre compte de leur esthétique. Ce qui suppose une certaine capacité d'évaluation critique, faculté d'où a tiré son nom toute une profession aujourd'hui en voie de disparition. Évidemment, cela suppose une indépendance que l'ensemble de la presse des kiosques a depuis bien longtemps perdue. Que ce soit de bon gré ou non, en se vendant au plus offrant ou en reposant sur une assiette de plus en plus réduite d'abonnements et en s'enfermant dans d'étroites limites esthétiques, ce qui donne d'une part une presse purement promotionnelle où les journalistes agissent comme des agents commerciaux, de l'autre un journalisme d'historiens, repassant toujours la même histoire à leur moulinette. Depuis les années 1980, sous l'effet conjoint de la concentration des catalogues au sein des majors qui pèsent de tout leur poids sur le marché du disque, de l'étrécissement dramatique concomitant du réseau de diffusion (que les pouvoirs publics ont laissé se détruire sans sourciller) et de l'indifférence totale des médias audiovisuels, la pression économique est devenue telle qu'il a été tentant de maintenir un équilibre financier en reposant sur la publicité : on en voit les ravages. Cette presse a perdu le peu de crédit qui lui restait. Nul n'est plus dupe de ses protestations d'indépendance. De Jazzman à Jazz magazine, tout ce qui ne relève pas de l'univers des majors ressemble à la feuille de laitue exaltant le rôti. J'aimerais que quelques-uns des sociologues qui aujourd'hui commencent à se pencher sur le jazz consacrent un peu de leur temps à dresser des statistiques sur la publicité. Les sondages très sommaires que j'ai pu faire concernant son évolution depuis les années 1950 donnent quelques pistes intéressantes. Elles expliquent nettement les évolutions de cette presse qui, aujourd'hui, n'est au fond qu'un énorme "publi-rédactionnel" pour le marché du disque. Car, n'est-ce pas, il y a beau temps qu'on n'y fait même plus cas de tout ce qui ne se traduit pas en galettes (au pluriel comme au singulier). Le jazz (mais il en va de même pour la musique classique) n'y est aujourd'hui envisagé que sous sa forme enregistrée, pressée et commercialisée. Exclusivement. Une presse qui, donc, ne couvre qu'environ dix pour cent du paysage ne se distingue plus, sinon par son volume, de la presse généraliste. De ce fait, son intérêt est assez limité. Je crois qu'aujourd'hui, alors que l'un de ses "marronniers" consiste à se demander régulièrement où dénicher le "nouveau Coltrane", elle n'est aucunement équipée pour le repérer, s'il existait. Si la configuration de la presse avait été entre 1950 et 1960 ce qu'elle est aujourd'hui, Coltrane n'aurait jamais existé. Je ne verserai pas une larme sur cette presse-là. Trop tard, je suis à sec. En revanche, Revue & Corrigée, ImproJazz et les métamorphoses d'Octopus incarnent à elles seules en France une presse qui s'est constituée par passion, sans stratégie commerciale ni même, du moins au départ, la volonté de perdurer, et qui s'est trouvée occuper un terrain délaissé par la presse des kiosques. Elle n'a pas vocation encyclopédique, elle se concentre donc sur ce dont la presse installée ne parle pas. On peut peut-être discuter son ambition et son exigence en ce qui concerne sa forme comme son contenu, tout y est améliorable. Mais on ne peut contester qu'elle brasse une énorme masse documentaire et redresse les perspectives d'un paysage déformé : qui voudra savoir à quoi ressemble, depuis 15 ans, la musique du "champ jazzistique" sur son versant créatif ne pourra trouver qu'en ces trois revues (pour se limiter à la presse "papier" francophone - Internet est une autre question) une image plus fiable. La situation est exactement la

même outre-Atlantique : Cadence etc. versus Down Beat. Pour reprendre les termes de la question, l'intérêt d'une presse spécialisée m'apparaît être proportionnel à son souci de replacer au centre les enjeux esthétiques de la musique, en-dehors de toute considération économique.

### "Le versant créatif du champ jazzistique" n'est-il pas une expression simplificatrice (qui décide de ce qui est créatif ?) au sens où les enjeux de la musique, y compris ceux d'une "avant-garde" au fond souvent assez rassurante (peu dérangeante), sont très loin de n'être qu'esthétiques aujourd'hui ?

Cette expression, évidemment rapide et synthétique, ne visait dans ce contexte qu'à distinguer de façon sommaire ce qui ne relève pas simplement et délibérément de la production commerciale, c'est-à-dire fondée sur le profit. Tous ces mots sont piégés, mais ils ne le sont qu'à l'oreille de qui voudrait à tout prix mal entendre ! J'ai précisément choisi de ne pas dire d'"avant-garde", pensant que toute "créativité" ne saurait se plier à ce que vous ne manquez pas de stigmatiser comme étant au fond un nouveau conformisme. Ce tour de passe-passe est trop connu pour que je m'y arrête. Disons-le autrement : le versant "vivant" de la musique. À nouveau, sans doute, il y aura matière à controverse. C'est justement la raison d'être d'une presse spécialisée - revenons-y - d'entrer, ce que nous ne ferons pas ici, dans ces controverses, d'en délier patiemment (et parfois violemment) les noeuds au fil des numéros. C'est précisément ce qu'elle ne sait ou ne veut plus faire. Qui décide de ce qui est créatif ? Chacun, pour soi, la critique pour quelques-uns, et l'histoire pour tous... tout le monde et personne. Non ! Je m'amuse. En réalité, évidemment personne n'en décide, mais on peut en débattre. Et de ces discussions autrefois si animées, entre amateurs, entre factions rivales, entre journaux qui s'interpellaient, se répondaient, prenaient position (y compris et surtout là où il n'y avait pas à choisir, bien sûr), pouvait sortir une petite chance de faire le tour de son propre goût, par l'extérieur. Bref, il y avait de la place pour l'altérité. Aujourd'hui, la totalité de cette presse des kiosques décrit un même monde qui ne représente numériquement qu'un petit pour cent de ce qui se fait réellement, et fait passer, par son unanimité cet arbrisseau pour la forêt. Et des vessies pour des lanternes. Là est l'enjeu "qui n'est pas qu'esthétique" : faire en sorte qu'il y ait, encore, de l'altérité, de la différence. C'est par la différence qu'il y a possibilité de "jeu". En tous sens. Ces vieilles oppositions historiques, figures moisis/raisins aigres, East coast/West coast, Europe/Amérique, etc. n'avaient sans doute pas d'autre intérêt que de faire jouer les différences, d'abord mal et de façon caricaturale, puis de façon affinée, et peut-être devaient-elles finalement s'estomper devant d'autres oppositions pas plus justifiées, mais à la fin, elles permettaient peut-être d'améliorer son écoute, de la préciser, de la faire jouer à son tour. De la déplacer. En tout cas, avec tout l'excès que cela suppose et toutes les gesticulations inutiles, cela marquait quelque chose de primordial : il y avait du désir. Et avec lui, de la singularité, de la vie. On y revient. De la "vie vivante". Féconde. C'est cela qui, de toutes parts, fait défaut dans notre époque furieusement morbide. S'il y a du désir, c'est du désir de mort. Je suis désolé de devoir revenir à ce qui est pourtant inévitable : la vieille analyse de la "marchandise" pourrait bien être encore d'actualité. Ce n'est pas le lieu ici de reprendre une antienne marxienne, qu'il faudrait, bien sûr, ravalier. Ce que Baudrillard a pu faire il me semble avec force. "L'échange symbolique et la mort" : nous y sommes en plein. Mais, tout de même, les enjeux que vous désignez comme "autres qu'esthétiques", ne me semblent outrepasser celle-ci qu'à la condition d'entendre ce mot d'"esthétique" en son sens étroit de sphère de la production artistique. Si l'on prend ce mot dans sa pleine acception, qui renvoie à la faculté de capter le monde, alors il me semble que nous sommes bien, avec la question de la nécessité de ménager sa place à toute force à la création "vivante" (quelque corrélat concret qu'on lui donne) au cœur de la question : celle du rapport d'un sujet au monde. Un sujet "souverain", responsable de ses goûts, à un monde non mutilé. Je crois que certaines musiques font appel à un sujet entier (je ne sous-estime pas les difficultés que soulève à son tour cette dernière notion...), et que d'autres supposent au contraire un récepteur automatisé. Évidemment, toute création, toute écoute, toute activité a tendance à se scléroser, à prendre forme d'habitude. Mais le savoir, être vigilant quant à ses propres perceptions, savoir jouer de ses sens, en somme apprendre à connaître qui nous sommes, à nous reconnaître comme sujet toujours réformable, cela peut aider. Et, vraiment, je le pense, il y a des musiques qui vont dans ce sens et d'autres non. Que l'on puisse encore écouter Ellington 1927 avec jubilation, et Albert Ammons, ou, d'une autre façon, que l'on puisse réécouter une improvisation enregistrée de Michel Doneda et y retrouver une fraîcheur, voilà qui répond à votre question. Ce qui me frappe c'est qu'au contraire, les produits "commerciaux" dont je parlais paraissent racornis dès la première écoute. Et ce n'est nullement une question de style, si je me suis bien fait comprendre ! Je suis cependant frappé de la surdité de la grande majorité de la "critique" quant à ces questions : il semble que la date du produit leur garantisse la fraîcheur. Ce qui m'inquiète le plus aujourd'hui, c'est qu'il me semble que c'est l'appareil perceptif lui-même qui est en voie de mutation : il devient si grossier, si épais, si peu mobile, que la plupart des questions qui ont pu nous agiter profondément deviendront simplement caduques. Par impossibilité de distinguer. On a pu quand même lire récemment dans Jazzman une chronique où l'auteur disait en substance qu'il n'avait rien compris à la musique dont il rendait compte, pas eu la moindre idée de ses enjeux, mais que quoi qu'il en soit, c'était

nul, et de noter la copie : 1 (ou 2...). Il s'agissait d'un album de John Butcher, musicien rigoureux s'il en est.

### On peut constater que le monde du jazz (et des musiques assimilées) évolue dans un espace à peu près aussi grand que la cabine d'Une nuit à l'opéra rendant impossible une vision et une vie d'ensemble dépourvues de connivences. Est-ce que l'acceptation de ce fait comme un fait réel, de base, ne pourrait pas permettre une façon de vivre mieux une partialité inévitable voire souhaitable (on a parfois l'impression qu'il y a une illusoire obsession d'impartialité là où les générations précédentes - et c'est particulièrement vrai dans les années soixante où des journalistes influents furent aussi des producteurs de premier plan - semblaient au contraire composer avec des points de vue partisans très affichés sans peur d'être pris en défaut lorsqu'il s'agissait de défendre un artiste et de tout mettre en œuvre pour arriver à cette fin) ?

"Jazz in the closet" ? Il faudrait se garder de prendre le résultat de l'opération de réduction que je dénonçais pour un état de fait. Vue d'une meurtrière, vision meurtrière. Si l'on est dupe de l'image construite par cette presse autiste (ce processus porte un nom : c'est l'effet camera obscura de l'idéologie), en effet, on étouffe. Mais, j'ai une tout autre vision des choses. J'ai le sentiment qu'on vit une époque extraordinairement créative, avec des musiques qui communiquent entre elles d'une façon incroyable : on pourrait sans doute tracer un itinéraire sans solution de continuité entre la musique classique depuis la fin du XIXe s. en passant par les Viennois jusqu'à l'extrême de la musique improvisée. Des musiciens issus du rock, d'autres des musiques dites "du monde", d'autres du jazz ont trouvé des espaces où ces héritages se fondent de façon parfaitement organique. Rien à voir avec le placage toc du jazz-rock des années 1970, plutôt avec les tentatives tant décriées du third stream des années 1950 (que je tiens pour ma part pour extraordinairement courageuses et prophétiques) qui auraient mûri et surmonté brillamment leur pseudo échec (il faudrait y revenir) initial. Il fallait du temps, tout simplement. Aujourd'hui, le Third Stream a gagné : il est partout. Simplement il ne vient plus à l'idée de personne d'appeler cela ainsi. Manque de mémoire, manque de loyauté. Relisons Gunther Schuller : on a déformé et caricaturé ses propos puis on s'en est bien moqué, mais ils étaient fort précis et demeurent d'une actualité criante. Il y a très longtemps que je le pense et ça me fait plaisir de lui rendre cet hommage de son vivant... Et Ran Blake son successeur : personne pour le mettre à sa place, au tout premier rang. Philippe Carles qui le cultive jalousement comme son jardin secret, qui se réserve de minuscules articles le plus discrets possible, n'a pas fait une couverture sur lui ni publié un article sérieux sur lui depuis trente ans... Pas vendeur ! Toute cette critique qui se comporte comme s'il n'avait rien livré depuis *The newest sound around* (1962 !), qui l'ignore alors qu'il a enregistré depuis au moins vingt-cinq chefs-d'œuvre... Vision meurtrière. À voir cela, on se dit encore que trente ans plus tard Monk n'aurait eu strictement aucune chance. Cette presse tue les artistes par son silence. Voilà le paysage étroit : pas de mémoire, pas de sens de l'actualité en dehors de celle des majors : un champ de ruines. Pas étonnant que le public qui ne se comporte pas en spécialiste, qui se contente de croire ce qu'on lui dit trouve que le jazz rabâche, il n'a aucune chance de connaître l'autre versant, exposé au soleil. Combien a-t-il fallu d'années pour aborder plus sérieusement qu'en une colonne vide-poche, un espace de remplissage des artistes de "New Talents", alors que Fresh Sound était un label très connu et censé quelques années auparavant ? Simplement parce qu'il était en rupture de distributeur en France : hop, toute une génération passe à la trappe ! Au suivant ! Il y en aura d'autres. C'est de la boucherie. Ces rédactions traitent les musiciens comme de la chair à canon, de la pâte à papier. Bon, je m'emporte. Évidemment, si l'on décroïsonne (et, curieusement, c'est possible ailleurs : The Wire est quand même plus transversal, Eddie Prevost peut y faire l'objet d'un article de trois pages à côté d'une star de la New Wave), si l'on prête plus d'attention à ce que nous dit la musique - mais ce sont les oreilles qui manquent -, si l'on donne accès à l'immense variété de ce paysage, alors, on peut de nouveau y pratiquer des repérages, proposer des points de vue, les défendre, avec toute la mauvaise foi possible si l'on y tient (je n'y tiens pas) : ça prend un tout autre sens. Ce sont des choix, assumés, revendiqués, défendus, qui ne prétendent pas valoir pour la réalité. Mais du même coup, ils lui sont plus fidèles. Vous avez raison : accepter la pluralité, la diversité du monde rendrait quand même la vie plus facile et plus heureuse. Elle n'empêcherait pas les commerçants de commercer. Leurs commis voyageurs n'auraient pas même à se déguiser dans leur costume de critique. Ça leur éviterait de se le faire tailler. Mais, il me semble qu'on vit une époque fatiguée, lasse, désabusée, propice au développement d'un cynisme pratique qui fait bon ménage avec les discours généreux. Beaucoup n'ont pour politique que de se tirer du mieux qu'ils peuvent (avec le plus d'avantages possibles : disques à revendre, concerts gratuits, voyages payés, un peu de gloire au village) en attendant le déluge. "Que le monde aille à sa perte, c'est la seule politique" disait Duras. On y est. Ça dure. C'est long. Alors, bien sûr, il y a des îlots de résistance. Ils disparaissent, ils renaissent, on se passe l'adresse. On respire cinq minutes. Mais le fascisme gagne tranquillement du terrain. Un fascisme repeint aux couleurs de l'île aux enfants, avec sucres d'orge et berlingots. Relire *Pinocchio* !





Labbé/Morières ..  
 Labbé P.  
 Laborintus  
 Lacy S.  
 Lacy S.  
 Lacy S.  
 Lacy S.  
 Lacy S. trio  
 Lacy/Watson  
 Lacy/Watson/Lindberg  
 Lancaster B.  
 Lazro D.  
 Lazro/Zingaro ..  
 Lazro/Léandri/Lovens/Zingaro  
 Lazro/Doneda/Lé Quan Ninh  
 Lazro/J.McPhee ..  
 Léandre/Sawaï  
 Lebecal  
 Legnini E. trio  
 Battista L.  
 Lemoine/Lété/Groleau  
 Le trio d'arrosage  
 Léon Magali

Ping Pong  
 Les lèvres nues  
 A la maison  
 Solo  
 Scratching the seventies  
 The Holy la  
 Bye-Ya  
 Spirit of Mingus  
 Funny Funky Rib Grib  
 Zong Book  
 Hauts Plateaux  
 Madly you  
 Elan Impulse  
 Organic Mineral  
 Ego  
 Big Boogaloo  
 Les cosmonautes russes  
 Le maigre feu de la nonne en hiver  
 Brut de décoffrage  
 Magali chante Ella

Nüba270890 Nüba  
 Nu 1202 Nuba  
 Labo 2001 Evidence  
 IS051 In Situ  
 SHL2082 Saravah\*\*\*  
 FRL NS 0201Free Lance  
 FRL-CD025Free Lance  
 FRL-CD016Free Lance  
 LBLC 6512 Label Bleu  
 CP 06Cismonte Pumonti  
 EMV1013 Emouvance  
 P498 Potlatch  
 P102 Potlatch  
 IS037 In Situ  
 IS075 In Situ  
 IS235 In Situ  
 BEE013 Bee Jazz  
 LBLC6691 Label Bleu  
 LBLC664/42LabelBleu\*\*  
 CHE200606 Chine Insp  
 1011 label usine  
 Jazz'Pi 1 Jazz'Pi

Méchal F. / Guérin B.  
 Méchal F.  
 Méchal F.  
 Méchal F.  
 Méchal F.  
 Mediavolo  
 Melody Four  
 Melody Four  
 Merle M.  
 Merville F.  
 Mevel G. trio  
 Mille D.  
 Mille D.  
 Mille D.  
 Mille D.  
 Minvielle A. / Petit D.  
 Misères et cordes  
 Mabley B.  
 Mabley B.  
 Mabley B.  
 Mabley B. J  
 Manniot C.  
 Montgomer Buddy  
 Morières J.  
 Morières 5tet  
 Morières J. Zavrila  
 Mosalini/Beytelmann/Caratini ..  
 Mouradian.G  
 Mouradian/Tchamitchian  
 Musique's Action  
 Musique's Action 2  
 Musseau.M  
 Musseau.M  
 New Lousadzak  
 Nicaise R.  
 Nick trio/Liebman  
 Niemack J.  
 Niemack J. Straight up  
 Niemack J. & Walton.C trio  
 Nissim M.  
 Nissim 7tet  
 Nissim M.  
 NOHC  
 Nozati.A  
 Octuor de violoncelles (L')  
 Old jazz cooperation  
 One Shot  
 O'Neil/Wolfaardt /  
 ONJ Denis Badault  
 ONJ direction D.Levallet  
 Opéra-jazz pr les enfants

Conversation  
 Détachement D'orchestre  
 Orly And Bass  
 L'Archipel  
 La Transméditerranéenne  
 Soleil sans retour  
 Hello we Must be Going  
 On request  
 Le souffle continue  
 La part de l'ombre  
 La Lucarne incertaine  
 Sur les quais  
 Les heures tranquilles  
 Le Funambule  
 Naviguer, le chantenbraille  
 Au Nikita  
 Mean what you say  
 New Light  
 Mob Scene Singularity  
 azz Orch.Live at Small's Vol 2  
 Moniomania  
 A Love Affair in P..  
 L'Ut de classe  
 Wakan'

HS10053 nato  
 CR140 Charlotte  
 CR169 Charlotte  
 CR171 Charlotte  
 CP207 Charlotte  
 SHL 2113 Saravah  
 777760 nato  
 HS10047nato Hope street  
 AM035 Arfi \*\*  
 EMV1014 Emouvance  
 312618 AA  
 SHL2064 Saravah  
 SHL2075 Saravah  
 SHL2096 Saravah  
 IS240 in situ  
 P101 Potlatch  
 BG9911 Space Time  
 BG2117 Space Time  
 BG2523 Space Time  
 BG9809 Space T.  
 DOC 064 Q. de Neuf  
 BG 2116 Space T.  
 Nüba5614Nüba  
 Nüba1629Nüba  
 Nüba0900Nüba  
 LBLC6548 Label Bleu  
 EMV1006 Emouvance  
 EMV1018 Emouvance  
 VDO9304 Vand'Oeuvre  
 VDO9509 Vand'Oeuvre  
 TE007 Trances E.  
 TE021 Trances E.  
 EMV1025 Emouvance  
 CP190 Charlotte  
 TE009 Trances E.  
 FRL-NS-0301Free Lance  
 FRL-CD018Free L.  
 FRL-CD009Free Lance  
 CR177 Charlotte  
 312613 AA  
 312630 AA  
 In Situ  
 VDO 9712 Vand'Oeuv  
 TE013 Trances E.  
 Jazzz'pi  
 TR106512 Triton  
 312610 AA  
 LBLC6571 Label Bleu  
 FA 448 Evidence  
 CR104 Charlotte

Bordona  
 Solo de kamantcha  
 Le monde est une Fen  
 Vandoeuvre 88-92

Sapiens, Sapiens ...  
 Mandragore, Mandragore !  
 Human songs  
 Hommage à Art Pepper  
 Dis Tanz  
 Long as you're living

Blue Bop  
 Solo  
 Décaphonie  
 Victor is dancing

Do you know N Orleans  
 Ewaz Vader  
 Rubata Brothers  
 Bouquet Final  
 Deep Feelings  
 Ze blue note



Oz  
 Oztürk M.  
 Oztürk M.  
 Paczynski G. trio  
 Padovani Qtet  
 Padovani/Cormann  
 Padovani  
 Pagliarni L.  
 Pagliarni/Pilz/Jost/Manderscheid/Drohar  
 Pallem F.  
 Pan ' a ' Paname  
 Papadimitriou S.  
 Papous dans la tête (Des)  
 Papyrus du swing (Les)  
 Paradigm  
 Parant J-L.  
 Parker / Rowe  
 Pascals  
 Patterson Ronnie L./Lassere D.  
 Paurvos J-F.

The thread  
 Candies  
 Söyle  
 Generations  
 Nocturne  
 Mingus Cuernav..  
 Quatuor  
 de fer et de feu  
 Le sacre du Tympan  
 Piano cellules  
 Bourgueil Berton

Partir  
 Dark Rags  
 Dodesukaden  
 The gernika suite  
 Le Grand Amour

CHHE200501Chief Insp  
 LHMOC21 Hemiola  
 LHMOC1 Hemiola  
 ASCD060401 Arts et S.  
 LBLC6566 Label Bleu  
 LBLC6549 Label Bleu  
 312607 AA  
 1001 Label Usine  
 1005 Label Usine  
 LBLC 6675 Label Bleu  
 GM 1012 Gimini  
 IS010 In Situ  
 PAP01 \*\* Trances E.  
 312621 AA  
 CHHE200502Chief Insp  
 ALOOMATTA1Vand'Oe  
 P200 Potlatch  
 LBLC4017 Label Bleu  
 FATUM008 amor fati  
 777710 nato

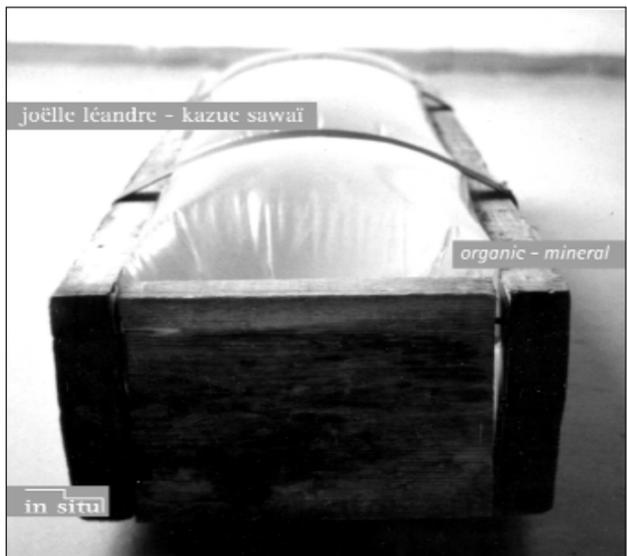


Lété C. quartet  
 Levallet D.  
 Levallet D.Tentet  
 Lilliput orkestra  
 Livia A.  
 Linx D. - Wissels  
 Linx D. - Wissels  
 Llabador J-P.  
 Locurdio Marco  
 Lonely Bears (The)  
 Lopez/Cotinaud  
 Louki P.  
 Lourau  
 Lourau  
 Lourau J.  
 Lourau J.  
 Lourau J.  
 Lourau J.  
 Lourau/Segal/Atef  
 Lowdermolk Bonnie  
 Machado J-M.  
 Magdelanat/Bouquet  
 Malaby T.  
 Malik Magic Orchestra  
 Malik Magic  
 Mahieux J.  
 Mahieux J.

Cinque Terre  
 SwingStrings System  
 générations  
 la méduse  
 Plurabelle  
 Up Close  
 Bandarkäh  
 Birds Can Fly  
 Jama  
 Injustice  
 Opéra  
 Salut la compagnie  
 Fire & Forget  
 Forget  
 Groove Gang  
 Voodoo Dance  
 The Rise  
 Olympic Gramofon  
 this heart of mine  
 Blanches et Noires  
 Boumag A3  
 Adobe

CP 195 Charlotte  
 FA449 Evidence  
 EVCD 212 Evidence  
 Lin002 Linoleum  
 LBLC6563 Label Bleu  
 LBLC 6586 Label Bleu  
 LBLC 6606 Label Bleu  
 C29 Celp  
 Label Triomus île noire  
 777720 nato  
 MJB004CD Musivi  
 SHL 2117 Saravah  
 LBLC 6670 Label Bleu  
 LBLC6680/81 LabelBleu\*\*  
 LBLC 6576 Label Bleu  
 LBLC 6593 Label Bleu  
 LBLC 6640 Label Bleu  
 LBLC 6660 Label Bleu  
 AXO 104 Axolotl  
 LBLC6572 Label Bleu  
 AJM 04 AJMI  
 FRL NS 0305 Free Lance  
 LBLC6662/63Label bleu\*\*  
 LBLC 6672 Label bleu  
 EVCD110 Evidence  
 EVCD314 Evidence

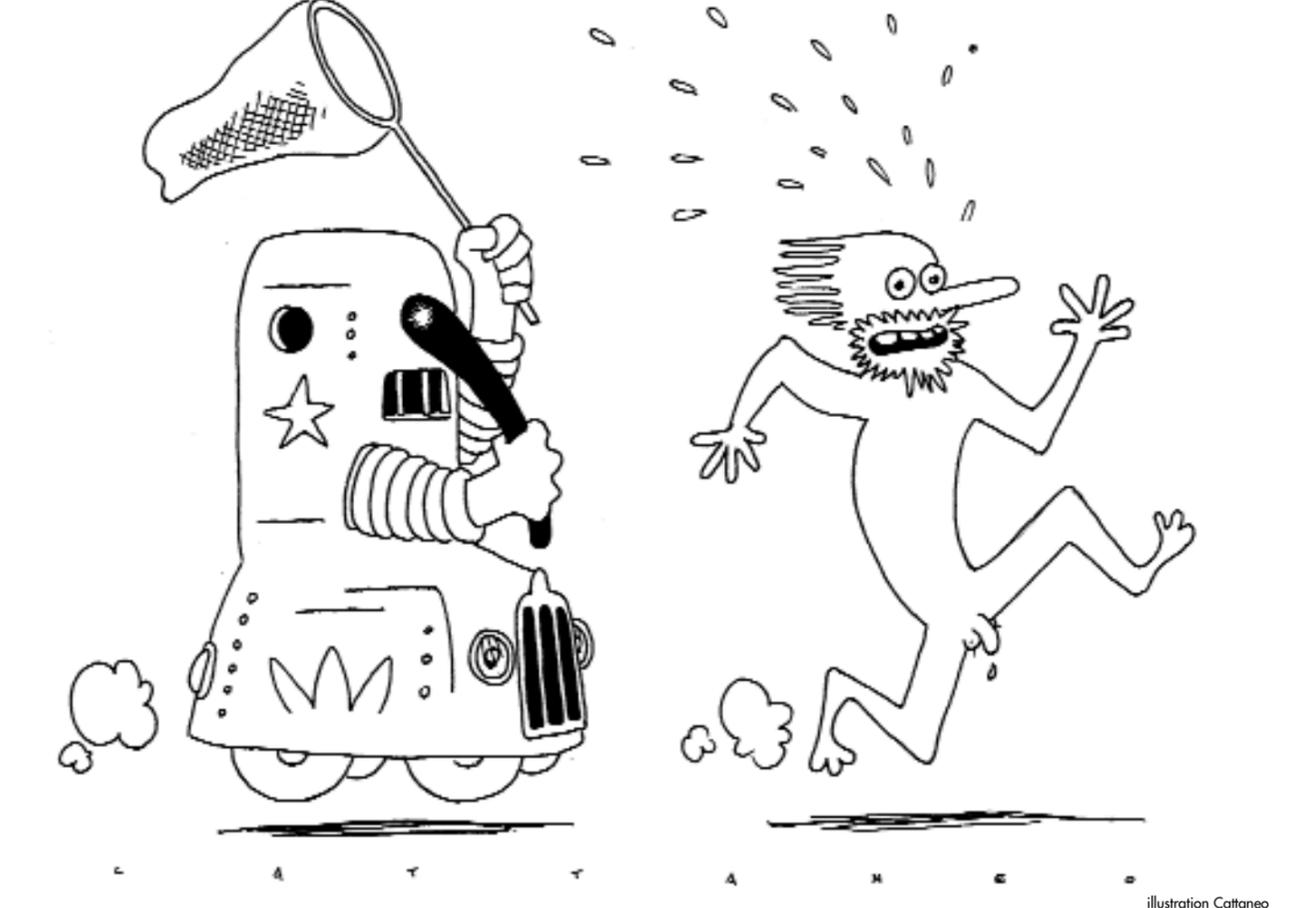
13 XP Song's Book  
 Chantagel(S)  
 Mahieux



Marcotulli R.  
 Marguet  
 Marguet  
 Marguet C  
 Maronney / Tammen  
 Marmite Infernale (la)  
 Marmite Infernale (la)  
 Marvelous Band (Le)  
 Mas Trio  
 Maté P.  
 Mauci/Oliva/Zagarria  
 Mayot/Lucas/Fohrer/Guérin  
 Maza C  
 Mazzillo/Jaume/Santacruz  
 McPhee/Parker/lazro  
 Mc Phee/Bourdellon  
 Mc Phee/Bourdellon  
 Me Phee/Jaume/Lazro/Bourdellon

The woman next door  
 Les correspondances  
 Réflexions  
 Résistance poétique  
 Billabong  
 Au Charbon  
 Sing for freedom  
 Waiting for the moon  
 Emotions  
 Souen  
 La poche à sons  
 Salvedad  
 Jaisalmer  
 Novio lulu  
 Manhattan tango  
 A.M.I.S

LBLC 6601 Label Bleu  
 LBLC6610 Label bleu  
 LBLC 6652 Label bleu  
 LBLC 6582 Label Bleu  
 P100 Potlatch  
 AM028 Arfi  
 AM037 Arfi  
 AM020 Arfi  
 SHL2092 Saravah  
 CR180 Charlotte  
 C11 Celp  
 0023RA Rude awakeni  
 LBLC 2589 Label Bleu  
 C43 Celp  
 VDO9610 Vand'Oeuvre  
 1002 Label Usine  
 1008 Label Usine  
 1003 Label Usine



ABONNEZ-VOUS  
 PENDANT QU'IL EST TEMPS !  
 (C'EST GRATUIT)

Opossum Gang  
 Orient Express  
 Oriental Fusion  
 Orins S. trio  
 Orins S. trio  
 Ortega A.  
 Ortega 9net  
 Ortega antony quartet

Kitchouka  
 Moving Shnorers

Bonheur temporaire  
 On Evidence  
 Neuf  
 Bonjour

312617 AA  
 TE010 Trances E.  
 TE025 Trances E.  
 CIDI402 Circum-disc  
 CIDI601 Circum-disc  
 EVCD213 Evidence  
 EVCD620 Evidence  
 AJM01 AJMI

Petit Didier  
 Pfeifer C.  
 Phillips B.  
 Phillips B.  
 Phosphore  
 Pied de Poule  
 Pilz.M 4tet

Déviaton  
 Lonely Tramp  
 Naxos  
 Journal Violone 9

Indiscretion  
 Melusina

LNT 340103 la nuit tran  
 SHL 2108 Saravah  
 C14 Celp  
 EMV 1015 Emouvance  
 P501 Potlatch  
 GRRR2013GRRR  
 drops016 Charlotte



# FRANCIS MARMANDE, HISTOIRE D'OREILLES

Écrivain bayonnais, animateur de la revue Lignes jusqu'en 2001, auteur de *La mémoire du chien* et de *La housse partie*, critique musical à Jazz Magazine au 20ème siècle, rédacteur au journal Le Monde, contrebassiste membre du Jac Berrocal group et pilote de planeur, Francis Marmande s'interroge (nous interroge) sur le devenir ancien de la musique.

Propos recueillis par Jean Rochard

## À quoi peut encore servir la musique ?

À quoi (à tout prendre, j'aimerais mieux penser : à qui) "peut encore servir la musique" : "encore" dites-vous ? Vous n'êtes pas assez servi comme ça ?

À rien, j'espère.

La musique a historiquement connu des rôles, des fonctions rituelles, liturgiques, fastueuses, festives ou combattives. Il arrivera toujours que la musique ne serve que la musique : chanter, siffler, crier, jouer.

Mais ce serait plutôt aujourd'hui, depuis l'accélération industrielle, disons depuis le début des années 60 dans le monde riche, que la musique sert à quelque chose à ce point. Qu'elle n'a pour exclusive fonction que servir. Qu'elle est à ce point asservie et destinée à asservir à son tour. Qu'elle l'est si massivement. Qu'en fin de compte – je laisse pour l'instant de côté les niciseries rebattues sur la société du spectacle et la marchandisation généralisée – elle sert, grande première, à l'hystérisation du petit moi individuel.

Qui en effet, avant de gros enfants pompettes qui se prennent pour des sujets modernes, avait jamais eu le toupet, l'arrogance, en toute détresse idéologique, de dire : "ma musique", "mon son" ? Qui ? Coupable et définitivement du côté du mal (Georges Bataille), la littérature ne peut se revendiquer que d'un principe : "non serviam". Je ne servirai aucun Maître et ne servirai à Rien. Des musiques se sont arrogé ce principe terrible sans le savoir. Aujourd'hui... Souvent souffler free dans son garage vient encore récompenser une petite illusion narcissique : ce qui est une façon de "servir" du moins à ne pas devenir fou. Au fait ? "La musique", dites-vous ? La ? Une et indivisible ?

## Une et divisible peut-être ? Écrire sur les musiques participe-t-il de leurs évolutions ?

Une et divisible, en effet : on peut le dire ainsi. Ne nous embarquons pas trop loin : cette discrète distinction entre "la" et "les" musiques, entre indivisible et divisible, pourrait promptement nous entraîner vers une nouvelle *Critique de la raison dialectique*, et nous n'avons plus ni le temps, ni assez de Maxiton ni du tout de Corydrane.

Écrire sur les musiques, c'est toute une histoire. Toute une histoire aussi réprouvée que désirée. D'abord, c'est un plaisir. Toute connaissance accélère l'éros, on le sait, même en ce qui concerne l'érotisme. Il faut se vautrer par veulerie et méchanceté dans la pure dilection de consommation ("moi, je prends mon pied, sans plus, je me régale, je m'éclate, je kiffe") pour prétendre le contraire.

On reproche souvent à qui écrit sur la musique d'écrire "pour se faire plaisir". Comprend-on bien la monstruosité de ce reproche ? Son puritanisme hargneux ? Le sombre désir de soumission qui l'anime ? Écrire pour se faire plaisir c'est la moindre des choses. S'écouter écrire, la pire. Se regarder écrire, la plus navrante.

Écrire (sur les musiques, sur le motif, sur un objet : on a bien vu des crétiens pré-fascistes reprocher à Cézanne de peindre des pommes), écrire ajoute à la connaissance. Participe donc à la vie biologique des musiques. Au demeurant, les musiciens, les compositeurs, les interprètes écrivent aussi : théorisent, expliquent, recommandent, transmettent, dessinent, composent, que ce soit par tradition écrite ou orale. Ils lisent aussi, ils lisent ceux qui écrivent à propos des musiques ("sur" sonne toujours partiellement dans l'esprit de "sur le dos des musiques").

Écrire sur les musiques a pour humble fonction, souvent, de permettre à ces propos ou discours ou paroles de musiciens, de se diffuser en les augmentant. On a toujours raison de se révolter. On n'en sait jamais assez pour aimer. J'ai entendu João Gilberto se faire violemment siffler à Vienne, Isère, par un public de consommateurs relâchés ("feignant !", "on roupille !", "dégage !"). À Saint-Sébastien, un autre soir, j'ai entendu Lester Bowie, dans une interprétation poignante de *Strange Fruit*, se faire poignarder par de gros dégueulasses ("on s'ennuie !", "remue-toi, un peu !"). On me dit qu'ici le public vient jouir et se réjouir, que là, il a le sens du rythme. Certes, certes. Il eût pu lire aussi, écrire ou penser. Écrire, c'est dépenser la jouissance. Au fait ? Tu ne trouves pas que les "évolutions" des musiques, ça nous entraîne assez loin.

## Ça peut, mettons, nous entraîner jusqu'à Wagner découvrant la musique de Berlioz qui lui inspire en même temps admiration et incompréhension. Ce qui ne le bloque pas, mais au contraire le stimule...

Oui, mais, l'exemple reste entre musiciens. Entre compositeurs. L'écriture des musiciens, la théorisation, le témoignage, la mise en scène historique, jusqu'aux annotations ou indications de jeu, n'est pas l'écriture au sens où j'avais cru le comprendre.

Écrire "sur" la musique engage la relation critique, la relation analytique et la relation de plaisir. Entre autres, j'imagine.

Si l'on s'en tient à ce mode de discours différenciés ou liés, on peut aisément supposer qu'il participe de l'évolution des musiques. Mais pas plus ni moins que le discours social, le discours historique ou le discours du corps. Je prends là la notion de *discours* au sens générateur et incitatif qui m'était secourable plus qu'utile, il y a une trentaine d'années. Au fond, elle marche bien encore. Mais tout est allé si vite... Le marché fait évidemment évoluer les musiques aujourd'hui plus sèchement que les potins critiques. Moins parce que le travail se trouve largement mûché en amont (dossiers de presse, pression des injonctions qui fonctionnent sur le mode du discours publicitaire en plus naïf – il se trouve encore un critique pour être persuadé d'inventer la proposition qu'il avance), que parce que la parole publique a globalement disparu. On ne bataille plus sur un trottoir de club jusqu'à 5h du matin à propos d'un rim-shot ou d'un "bord de caisse". C'est ainsi, non ?

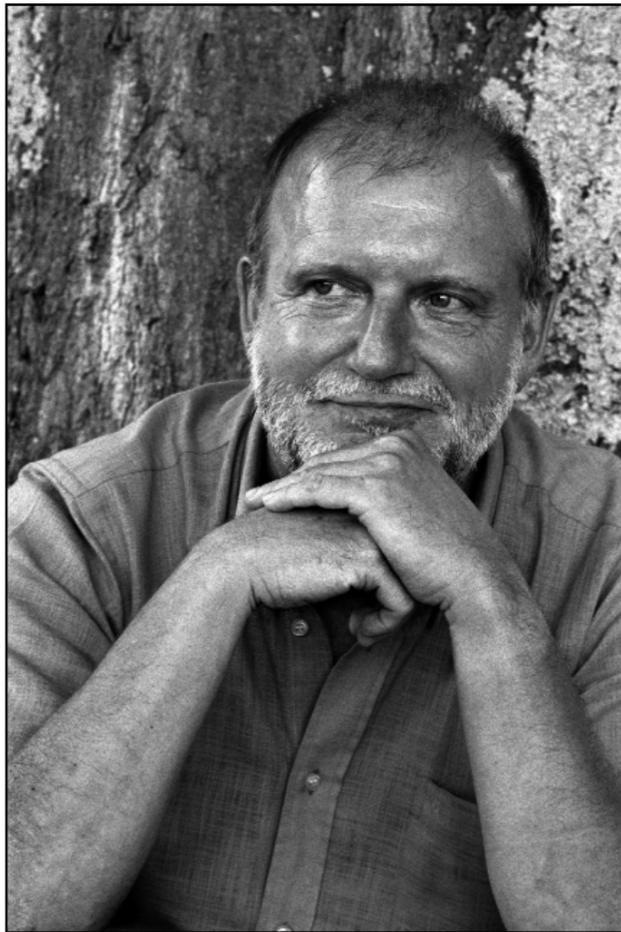
Un mot usagé résume bien ce changement : celui de *concept*. Il n'a plus le sens que la philosophie lui assigne. Il est un mot de marketing (souvent intelligent).

**On a l'impression que nombre de critiques d'aujourd'hui (l'époque des dossiers de presse) tentent de nous faire croire à leur impartialité. Pourtant, tout le monde connaît tout le monde (mal certes) et l'on cherche à le cacher sous couvert de professionnalisme avec "mise en scène" du politiquement incorrect. De quoi a-t-on peur ? De très grands critiques ont fait un peu évoluer les choses par un très grand engagement, une partialité totale et affichée sans peur, je pense à Nat Hentoff par exemple...**

Bien sûr, ainsi formulé et mis en place, tout s'éclaire.

En fait, ce n'est pas simplement que les critiques ne polémiqument plus, ne s'engagent plus, ne jouent plus la mauvaise foi ni la revendication joyeuse ; n'ont plus rien de politique sauf une sorte de consensus implicite, mou, sans combat (sauf les militants : je les connais un par un, ce sont mes potes), c'est surtout qu'ils se trompent de polémique. Ils se rangent.

Ils se préviennent. Se font de petites grâces, de petits chichis, dans le dos se débinent, grappillent ici quelques CD, là quelque invitation, se goinfrent dans les cocktails et rêvent nuit et jour de pénétrer backstage. Toute une fantasmagorie du manque nous change en ménagerie.



Francis Marmande

Guy Le Querrec, Magnum

Un magazine auquel j'ai donné pas mal de textes en trente ans, en particulier des textes théoriques, politiques, polémiques, ne reprend dans son énorme *best of* que je reçois ce matin, qu'infiniment peu de choses : deux ou trois interviews, plus un article (initialement commandé par *Libération* qui d'ailleurs le publia et le régla) et un autre commandé par *Le Monde* (qui évidemment en publia une version plus longue, toujours dans les mêmes conditions). C'est un signe. Avant effondrement, dissolution, fusion, on efface. On se fait une vertu. On a les combats qu'on peut. Le cas échéant, on dézingue sans risque aucun le dernier album de Portal que tu as produit. Bien entendu, je n'écarterai pas l'hypothèse que tout ce que j'ai donné (donné) ne tenait pas de sa seule valeur de don, quelque valeur. Mais alors ? Pourquoi m'avoir pressé comme un citron pendant trente ans ? C'est marrant. La critique m'a aidé à comprendre que je suis passé d'un temps critique à un temps sans critique, mais avec des habitudes.

Un dessin (les dessins de presse m'auront plus apporté que la philosophie) me travaille : on y voyait, première image, de petites silhouettes blanches à chapeau, très stylisées, collées, serrées, l'un d'entre eux (phylactère) disant en se masquant la bouche, "Vas-y Pedro!". En face, trois centimètres plus loin, un peu paumée, une petite silhouette noire à chapeau. Le dénommé "Pedro" se détachait du groupe blanc et s'approchait de la petite silhouette noire à chapeau qui semblait surprise. De loin, le dénommé "Pedro" (quatrième vignette) criait : "Bougnoule !" Puis, il rejoignait en courant le groupe des silhouettes blanches qui se

carapatait (guiboles au simple trait de plume), tandis qu'une bulle lançait encore : "Bravo, Pedro !"

La critique de jazz aujourd'hui me rappelle souvent ce dessin. Je peux le dessiner de mémoire. Il n'y a plus de voix. Il y a des spécialistes qui me sont précieux (parce qu'ils savent des trucs et souvent sont très humbles) et des grouillots qui rédigent à grande valse de guillemets. On devrait mesurer une critique du XXIème siècle à son hystérie du guillemet. De quoi, de qui (il dit souvent "d'aucuns", "certains") croit-il se détacher, se distancier, se distinguer, avec ses guillemets, ses feuilles de vigne ? De quel langage ? De quelle langue qu'il a perdue ? Tout cela me passionne.

**Pour ce qui est de la langue, lorsque le jazz a fait cette sorte d'aveu qu'il ne s'en sortirait plus tout seul désormais (mettons vers 69), n'a-t-il pas sérieusement compliqué la tâche de ses commentateurs ?**

Je ne suis pas sûr de bien comprendre cette question, cette date. Que s'est-il passé, mettons vers 69 : une prise de parole, une ouverture à l'impossible, un changement de statut des mots, des actes et des jeux. Mais en ce sens, ce ne sont que réponses aux grandes suggestions et exigences de l'Histoire (guerre du Viêt-nam, explosion des corps et des mœurs, changement de stupéfiants, prise de conscience de la révolution sociale, insurrection généralisée). C'est ce qui explique que "tout le monde", pas plus les musiciens que les autres, ne réagit pas à l'unisson. Les contradictions et les luttes dictent les gestes. "Tout le monde", en 1965, je m'en tiens à la France, j'avais vingt ans et ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie, "tout le monde" n'aimait pas *Pierrot le Fou*, "tout le monde" n'allait pas le 4 novembre à la Mutualité écouter Rollins et le premier concert d'Ornette, tout le monde n'écoutait pas Aylmer et Portal, tout le monde ne suivait pas les séminaires de Foucault, Lacan ou Greimas, tout le monde ne pâlisait pas aux noms d'Ordoñez, Ostos et Camino, tout le monde ne verdissait pas aux remugles de l'assassinat de Ben Barka par l'État marocain et ses sbires français, tous issus de l'OAS, etc. En fait, tendanciellement, c'était comme aujourd'hui, lourdement, gentiment sarkozyste, éteint, râleur mais bon. Cette prise de parole ne date pas de 69. On ne sait pas assez que Louis Armstrong, en 1956, pour désavouer les violences raciales de Little Rock (Arkansas) a refusé une tournée du département d'État en Union soviétique. Le coup de génie du fascisme US, évidemment, c'est d'avoir bien dissimulé cet acte. Et les enfants de choeur, à peine gênés de leurs silences et leurs exactions dans les colonies, s'en sont donné à cœur joie de dénoncer le côté "Ya bon Banania" d'Armstrong. Ce qu'on oublie le plus aujourd'hui, c'est la forme, la force, l'analyse et la présence d'un truc assez vieux, l'idéologie.

## Stylo caméra ! Contrebasse Stylo ?

La pire des insultes qu'on puisse adresser à quelqu'un qui tente d'écrire, c'est "ah ! vous avez une écriture jazz, une écriture qui swingue, une langue, une plume..." Et pourquoi pas une plume au cul, tant qu'on y est. La langue, pendant deux siècles, on ne l'a pas vue. Puis, l'action poétique, révolutionnaire, mais aussi la linguistique et la psychanalyse. Et aujourd'hui, de petits écoliers se pompent les uns les autres : lalangue, lalangue, lalangue... Fatigue de cette abjection aussi.

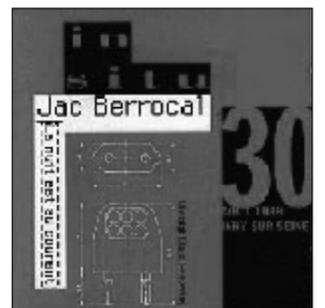
La contrebasse ? L'étonnant n'est pas que j'en joue comme ci comme ça. C'est que j'en joue toujours. Seul mérite, j'ai de l'oreille, et d'après mes batteurs (décidez vous-même de savoir si je blague ou pas) un peu de tempo. Pour le reste, je me débrouille. Comme dans l'écriture. J'avance. Je ne suis pas sûr de moi. Quarante ans après, il me semble que je continue d'apprendre. Je sais mieux quelles écritures me sont devenues insupportables. Ça ne me rapproche pas du but pour autant.

## Si la musique ne devait retentir qu'une seule nuit étoilée, quels pourraient en être le souvenir des hommes et sa portée sur leur devenir ?

Un souvenir et une portée politiques ? C'est ça qu'il faudrait répondre ? Je ne me figure jamais les choses ainsi. La seule nuit étoilée, et toutes les conneries qu'il faudrait embarquer sur l'île déserte, je m'en tape. J'aime le jour comme la nuit, et les foules, les fêtes, les fentes. J'ai toujours su que la musique (chant, sifflet, battement, cri, première chorale), ne cesserait pas avant ce truc, "les hommes". La musique n'est pas un souvenir puisqu'elle l'est de toute évidence (je me passerais si bien des airs qui me trottent parfois dans la tête) : elle n'est que programme, relance, incitation, départ.

## > JAC BERROCAL

La nuit est au courant  
In situ IS 040



Participation au disque *Les Voix d'Ixassou* HS10054 nato

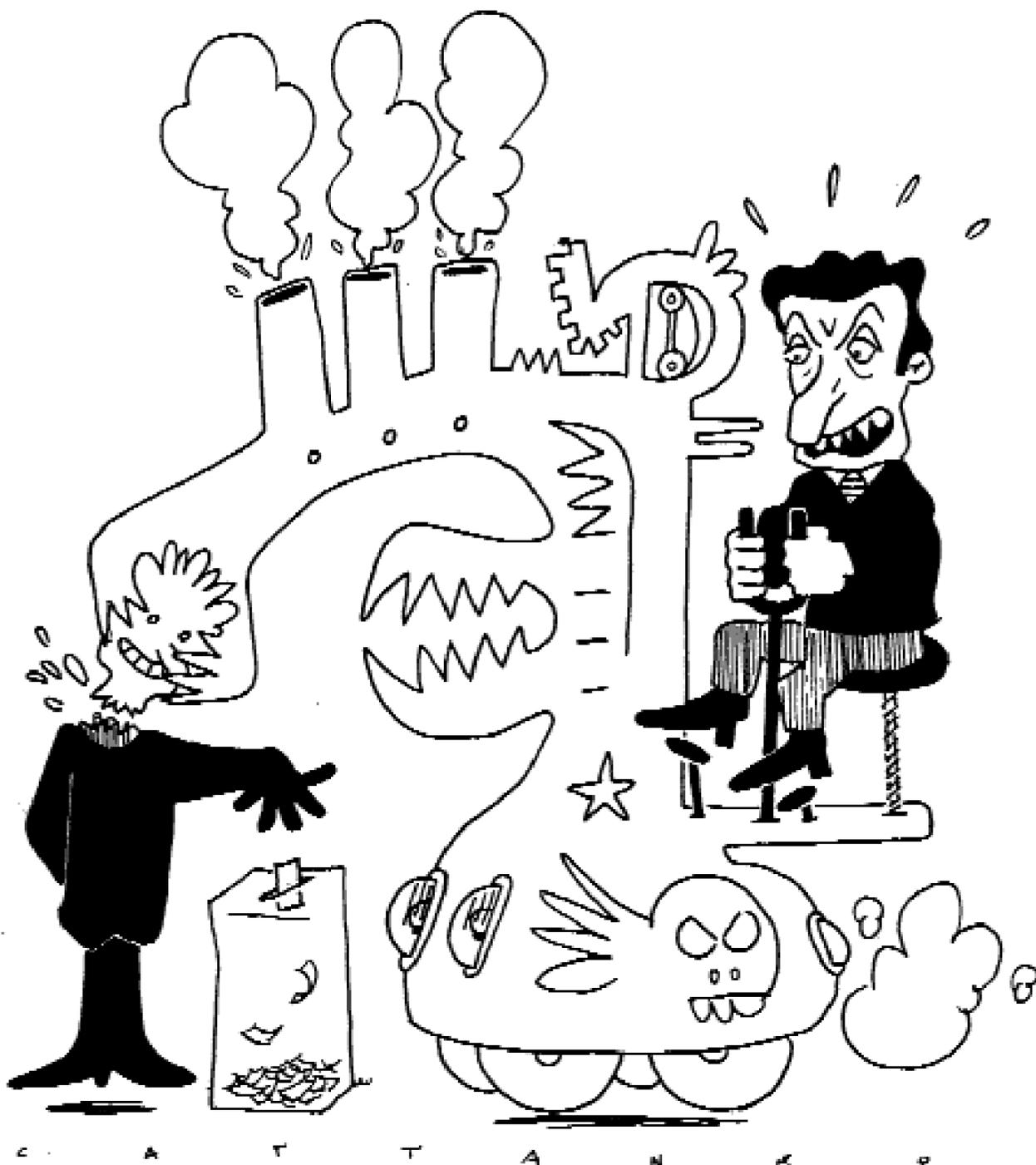


Illustration Cattaneo

## CONCORDE ET PROGRÈS

par Pablo Cueco

Paris se consume d'amour pour son nouveau Président. On l'a vu à la Concorde... De la pure beauté : le Président débouchant du Jardin des Tuileries dans sa belle auto (magnifique), le Président au Fouquet's (merveilleux), les commentaires de Jean-Marie Bigard (édifiant), ceux de Johnny (ému), l'apparition de la nouvelle première dame avec des belles lunettes de soleil (surprenant), la Marseillaise de Mireille Mathieu (retournant), le discours du Président (vibrant), la nuit en boîte (torride, forcément)... La France d'après est en marche...

Et puis, les vacances méritées : le départ en avion privé, l'hélico, le Président sur le bateau de quelque riche ami. Un peu de culture pendant le séjour quand même : un karaoké, paraît-il... Sans doute une référence à l'amour que le précédent Président porte à la culture japonaise... Quel raffinement ! Attention, pas trop d'effort non plus... Le repos avant tout... Il y avait urgence à se mettre au vert, ou au bleu Méditerranée si vous voulez : trop de pression, trop de plaisir, et puis, en fin de campagne la poudre parlait plus souvent qu'à son tour. C'est dur la politique, les coups, ça fait mal. Heureusement, ensemble tout devient possible.

Tout : la fin de 68 et du relâchement des mœurs, la fin de la repentance qui n'est que haine de soi, la fin des 35 heures qui ne sont que mépris pour le travail, la fin de l'ordonnance de 45 et du laxisme pour les mineurs, la fin des contraintes qui pèsent sur le travail et qui freinent la croissance de nos entreprises, la fin de la gabegie des services publics, la fin de la prise en otage de la France pendant les grèves de transports, la fin du laisser-aller génétique pour les pédophiles et les enfants violents, la fin du parti pris de certains magistrats et du non-respect de la présomption d'innocence pour les dirigeants politiques et économiques, la fin de la décadence de la France et de

son absence au côté des Etats-Unis dans la lutte pour la démocratie dans le monde... Beaucoup de choses ? Trop ? Non, c'est possible, il suffit de travailler plus. Pour gagner plus ? C'est aussi la fin des citations de Blum et de Jaurès dans le marketing politique de droite. Espérons-le, en tout cas...

L'autre Paris reste sans réaction. Quelques flammèches dans les faubourgs, sans plus, paraît-il... De la voiture brûlée, un peu de devanture cassée... De la révolte authentique, mais peu structurée. Pas de quoi affoler un Président. Top tôt de toute façon pour de vraies actions de résistance à ce qui se prépare... Mais ces quelques manifestations sporadiques de désappointement, de frustration, de consternation et de révolte sont réprimées sans ménagement un peu partout en France. Un jeu viril diraient les sportifs. Il faut courir vite sinon le bâton tombe lourdement. Et peu importe ce que vous avez fait, ni le moment de votre interpellation : comparution immédiate et souvent condamnation ferme... La victoire n'exclut pas la rancune.

Petit contraste : quelques jours avant les élections, un gars passe un portique sans billet à la Gare du Nord et ça dégénère quasiment en émeute - on se demande encore comment. On a alors droit à une couverture médiatique totale, précise et permanente, du minute par minute avec envoyés spéciaux, commentaires d'experts, prises de positions, interviews, controverses pendant des jours, etc. Si on compare avec la sobriété des journaux télévisés dans la semaine après l'élection... Cette discrétion dans le compte-rendu de ces événements, c'est quand même formidable... Bien sûr, il faut éviter d'envenimer les choses, esprit de responsabilité oblige. Enfin on se demande si ce n'est pas non plus un peu de soutien au président préféré du patron... Et à son Programme...

### Le kiosque

Jazz Magazine  
63 avenue des Champs-Élysées  
75008 Paris  
www.jazzmagazine.com  
Tél : 01 56 88 17 79  
Fax : 01 56 88 17 75

Jazzman  
63 avenue des Champs-Élysées  
75008 Paris  
www.jazzman.fr  
Tél : 01 56 88 16 66  
Fax : 01 56 88 16 67

Muziq  
63 avenue des Champs-Élysées  
75008 Paris  
Tél : 01 56 88 17 76  
Fax : 01 56 88 17 75

The Wire  
23 Jack's Place  
6 Corbet Place  
London  
E1 6NN, Grande Bretagne  
www.thewire.co.uk  
Tél : +44 20 7422 5014  
Fax : +44 20 7422 5011

Impro Jazz  
14 allée des Myosotis  
41000 Blois  
http://perso.orange.fr/improjazz/  
Tél : 02 54 43 14 80

Jazz Hot  
BP 405  
75969 Paris cedex 20  
Tél : 01 43 66 74 88  
Fax : 01 43 66 72 60  
www.jazzhot.net/

JazzoSphère  
1 allée Auguste Renoir  
95350 Saint-Brice-sous-Forêt  
http://perso.orange.fr/  
jazzosphere/home.htm

Octopus  
61 rue Georges Lardennois  
75019 Paris  
Tél : 01 42 45 15 50  
Fax : 01 42 45 13 83  
www.octopus-enligne.com

Down Beat  
102 N. Haven Rd.  
Elmhurst, IL 60126, USA  
www.downbeat.com

### Les Allumés du Solo

Pour chaque sortie du Journal, soit trois fois par an, Les Allumés du Jazz organisent désormais une grande fête intitulée *Les Allumés du solo* qui se déroulera chaque fois dans une ville différente. La première a lieu le 29 mai au Triton (Les Lilas), également jour de l'Assemblée Générale de l'association !

9 musiciens représentent 9 des 44 labels des Allumés sortant un nouveau CD.

Voici le programme :

Guillaume de Chassy (piano) pour Bee Jazz,  
Lionel Garcin (saxophone) pour Emouvance,  
Michèle Buirette (voix et accordéon) pour GRRR,  
Edward Perraud (batterie) pour Quark,  
Christophe Rocher (clarinette) pour Marmouzig,  
Samson Schmitt (guitare) pour EMD, Franck  
Vigroux (plâtes), pour D'autres cordes,  
Sylvain Guérineau (saxophone) pour amor fati,  
Mirtha Pozzi (percussions) pour Transes  
Européennes...

Les 9 solos sont suivis d'une scène ouverte.

Les prochaines festivités seront annoncées sur le blog des Allumés, puisqu'elles précèdent le préposé des Postes qui glisse le canard dans votre boîte aux lettres, si vous avez pris soin de vous abonner (gratuitement, on ne le répétera jamais assez, comme les places à gagner, toujours sur le blog !).

<http://blog.allumesdujazz.com>

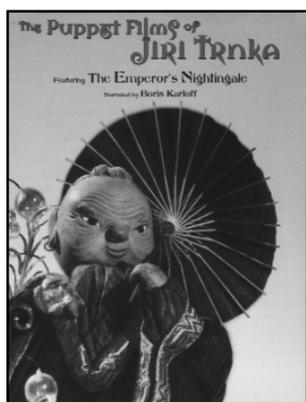
DESSINS ANIMÉS ET FILMS D'ANIMATION

par Jean-Jacques Birgé



Si les dessins animés ont bercé notre enfance, les films d'animation représentent un secteur d'expérimentation et d'invention passionnant qui n'est plus cantonné à une tranche d'âge, même si certains s'adressent exclusivement à des adultes. Mais peut-on devenir adulte sans perpétuer la part d'enfance qui nous anime, sans cultiver l'espace du rêve. Orson Welles disait qu'un film accède à la poésie dès lors que l'on enlève un paramètre à la réalité. S'il pensait, entre autres, au noir et blanc, cette remarque définit aussi parfaitement l'univers de l'animation. Héritier des féeries, fantasmagories, spectacles d'ombres et lanternes magiques, le pré-cinéma inaugura ce monde anthropomorphe, délirant, psychédélique, visionnaire, cauchemardesque ou utopique, pour en faire une des formes les plus éminemment cinématographiques.

En 1877, le Praxinoscope d'Émile Reynaud montre une fillette qui saute à la corde et en 1892, trois ans avant l'invention des Frères Lumière, le Musée Grévin présente ses Pantomimes Lumineuses dans le Cabinet Fantastique ; ce sont les premiers dessins animés. L'illusionniste et dessinateur Georges Méliès exploitera allègrement les ressources offertes par le nouveau médium (*Méliès le cinémagicien*, G.C.T.H.V.). L'avènement du DVD permettra



de réhabiliter des œuvres exceptionnelles comme celles de Lotte Reiniger (*Le Prince Ahmed*, Bfi video) ou de Ladislav Starevitch (*Le Roman de Renard*, *Le monde magique*, Doriane Films). Ainsi les ombres de Reiniger inspirèrent Michel Ocelot (*Princes et princesses*, *Kirikou et la sorcière*, France Télévisions) tandis que les marionnettes de Starevitch préfigurent tant les films de Jiri Trnka (*Le rossignol de l'Empereur de Chine*, import zone 1) que les pâtes à modeler

de Nick Park (*Wallace et Gromit*, *Le mystère du lapin Garou*, DreamWorks) et de son studio (*Les chefs-d'œuvre du studio Aardman*, Éditions Montparnasse, et toute la série des *Creature Comforts*, import GB). Il existe autant de méthodes d'animation que de façons de peindre ou de dessiner. L'Écran d'épingles d'Alexeïeff est une invention unique et le DVD paru chez Cinedoc en révèle les mystères en plus d'offrir la quasi intégralité de ses films. Autre curiosité, les films de Windsor McCay, l'auteur de *Little Nemo* ici dans une version de 1911 colorisée à la main (*Slingshot*) !

L'histoire du dessin animé ne peut s'entendre sans l'incontournable Walt Disney dont je conseillerais les décapants Mickey en noir et blanc (pas du tout « politiquement corrects » !), les *Silly Symphonies* sans paroles, l'hallucinogène *Alice au pays des merveilles* ou *Dumbo* dont les scènes oniriques ont été imaginées par Salvador Dali. De même, le coffret Tex Avery est un objet indispensable, le dernier recours avant le saut

ou chronique familiale pleine de fantaisie avec *Mes voisins les Yamada*. Des films comme *Metropolis* (G.C.T.H.V., rien à voir avec Fritz Lang) ou ceux de Mamoru Oshii (*Ghost in the*

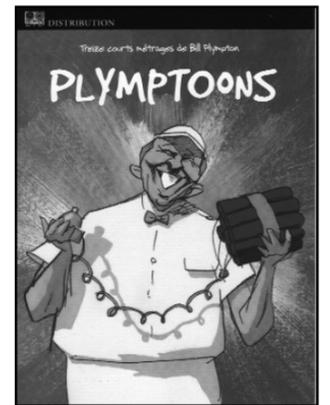


*Shell*, fameuse prise de tête science fiction high-tech, Fox Pathé Europa) méritent d'être signalés à des titres divers. Il existe tant d'écoles à travers le monde qu'il est difficile d'en faire le tour en une page : russe (fabuleux Yuri Norstein, I.D.E.), belge (Raoul Servais, Anima), tchèque ou croate... Tout ici est recommandé, sélection

studios français sont aujourd'hui réputés dans le monde entier pour leur savoir-faire. Les films d'animation demandent souvent des années de travail et des équipes souvent gigantesques, voir les productions de Disney ou les comédies musicales animées de Tim Burton (*L'étrange Noël de Monsieur Jack*, Buena Vista Home Entertainment, et *Les noces funèbres*, Warner), Burton qui a d'ailleurs fait ses classes chez Disney.

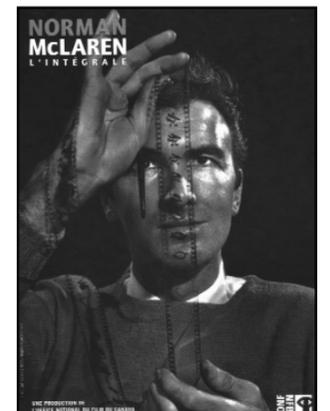
Pourtant certains créateurs fonctionnent en petite équipe lorsqu'ils n'ont pas commencé tout seul. Tant qu'ils fabriquent des courts métrages, cela est concevable à condition de mener une vie de galérien. Le passage au long est une autre paire de manches dont tous ne se sortent pas aussi brillamment. Ainsi les longs de Nick Park n'ont pas le rythme de ses premiers *Wallace et Gromit* et Bill Plympton n'atteindra jamais la réussite de ses *Plymptoons* ou les hilarants *25 façons d'arrêter de fumer* et *Poil de nez* sur *Mondo Plympton* (E.D.). Même

McLaren dont l'Office National du Film Canadien a enfin édité l'intégrale en 7 dvd. McLaren aborda nombreuses techniques, papiers découpés, grattage et peinture sur la pellicule, *stop motion*, pixilation (animation de



personnages réels pris image par image) et même création du son par peinture sur la piste optique... Le son occupe d'ailleurs une place privilégiée dans les films d'animation en général. On pourrait souhaiter que les réalisateurs de films classiques accordent autant de soin à leur partition sonore (voir article n°18 !). Des cinéastes expérimentaux tels Stan Brakhage (Criterion, zone 1), Harry Smith ou Paul Sharits jouaient aussi avec la pellicule. Virgil Widrich produit des dizaines de milliers de photocopies pour réaliser ses récents *Copy Shop* et *Fast Film*, deux courts extraordinaires publiés par l'excellente revue *Repérages* (premier des *trois dvd Animatic* et *25 ans de courts-métrages à Clermont-Ferrand*). Bouclons la boucle avec l'épatante collection de flip books de Pascal Fouché réunie sur un dvd de 3h40 où Votre pouce fait son cinéma en feuilletant les petits carnets réunissant 130 ans d'images papier animables ! Originalité, les sous-titres font apparaître les infos sous chacun des flip books et le son n'est rien d'autre que le bruit du feuilletage ([flipbooks2007.com](http://flipbooks2007.com)). Amusante coïncidence, le catalogue 98-99 des Allumés présentait un flip book d'Antonio Garcia-Leon de 432 pages !

Le cinéma d'animation est en pleine expansion, que les productions soient artisanales ou industrielles, et les techniques classiques ou numériques. C'est un monde utopique qui ne possède aucune limite et nombre des artistes qui figurent sur le catalogue des Allumés seraient tout à fait indiqués pour sonoriser et mettre en musique ces films où règne l'imagination !



Copy Shop de Virgil Widrich

dans le vide, le plus puissant des anti-dépresseurs (Warner). Difficile de faire son choix, tant l'offre est importante, des Studios Dreamworks (*Fourmiz*) à Pixar (*Monstres et Cie*, *Le monde de Nemo*), au *Géant de fer* de Brad Bird (Warner), aux films psychédélices de Ralph Bakshi (*Fritz le Chat*, *Heavy Traffic*, *American Pop... zone 1*) aux mangas japonais, etc.

Si Hayao Miyazaki a réalisé des chefs-d'œuvre comme *Princesse Mononoké* ou *Le voyage de Chihiro*, le Studio Ghibli abrite également ceux d'Isaho Takahata, terriblement sombre comme *Le tombeau des lucioles*



d'œuvres toutes exceptionnelles. Les Français ne sont pas en reste en commençant par Paul Grimault qui s'associa avec Jacques Prévert pour son film *Le roi et l'oiseau*. Le coffret comporte une autre merveille, à la fois making of et film à part entière, *La table tournante*, réalisé avec Jacques Demy (Studio Canal). *La planète sauvage* de René Laloux sur des dessins de Topor (G.C.T.H.V.) ou *Les triplettes de Belleville* de Sylvain Chomet (France Télévisions) sont d'autres petits bijoux, et *Les Shadoks* de Jacques Rouxel marquèrent leur temps par leur humour non-sensique corrosif (INA). Imaginez que chaque épisode était diffusé juste avant les infos de 20 heures sur l'unique chaîne de télé de l'époque ! Il serait impensable de présenter aujourd'hui *les Simpsons* (Fox Pathé Europa) de Matt Groening (un fan de Frank Zappa !) en prime time sur TF1... J'eus la chance de travailler avec Rouxel sur sept petits films qui figurent sur le triple *Les Shadoks* autrement réunissant ses œuvres de commande aussi brintzingues que le reste (Doriane). Les

constat avec le Tchèque Jan Svankmajer dont les 2 volumes de courts métrages, stupéfiants d'invention, sont absolument indispensables (Chalet Pointu) ainsi que sa version grinçante d'*Alice* (First Run Features), mais ses autres longs sont plutôt barbant. Rebelote avec ses disciples, les frères Quay, dont les longs n'atteignent pas la force de leurs courts (zone 1). Certains longs métrages mêlent animation et prises de vues réelles, comme les célèbres *Mary Poppins* de Robert Stevenson ou *Qui veut la peau de Roger Rabbit ?* de Robert Zemeckis (Buena Vista Home Entertainment) ou plus récemment l'époustouffant *Mirrormask* de Dave McKean (G.C.T.H.V.) où les images semblent sortir directement des univers de Max Ernst.

Les films d'animation ne sont donc pas tous des dessins animés au sens où l'on a l'habitude d'en parler. Il existe toute une tradition de recherche graphique dont les initiateurs furent Fernand Léger et son *Ballet mécanique* et Hans Richter avec *Rythmus 21*, Len Lye et Oskar Fischinger (Center Visual Music) jusqu'au maître Norman

“Un film accède à la poésie dès lors que l'on enlève un paramètre à la réalité”

Orson Welles

Dessin Chantal Montellier - Scénario Jiair

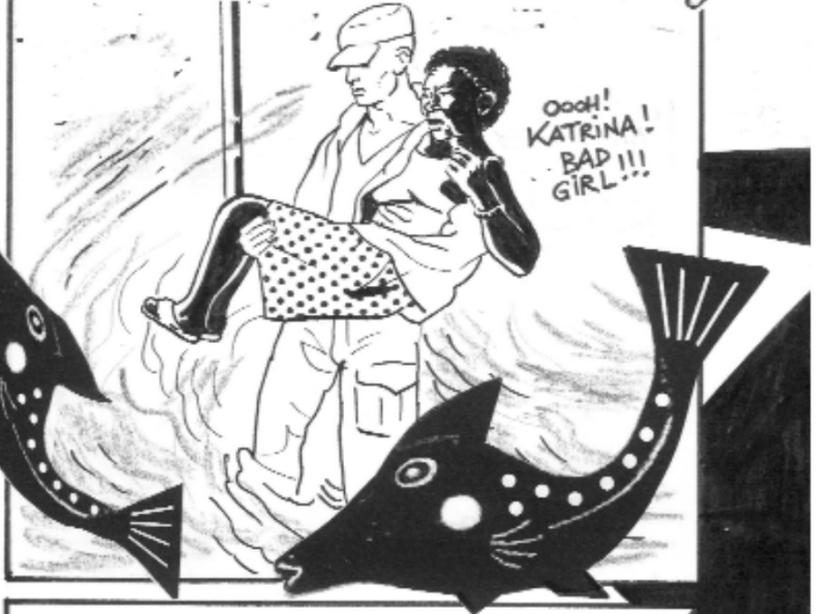
## Summertime.



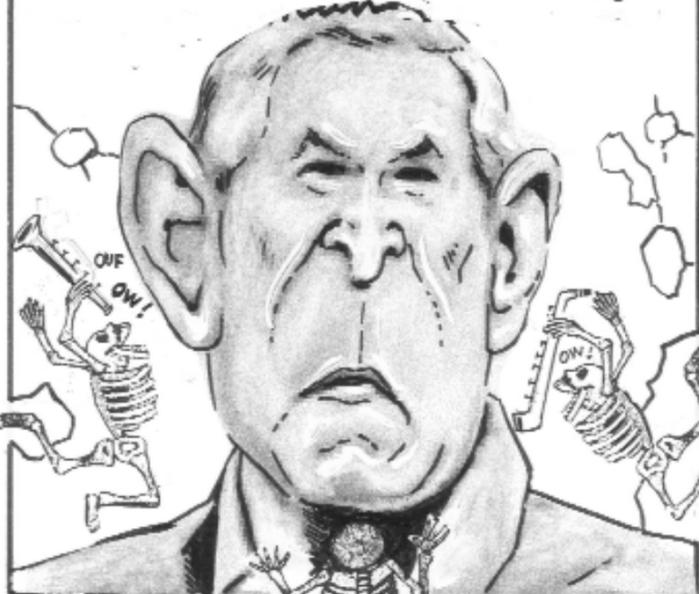
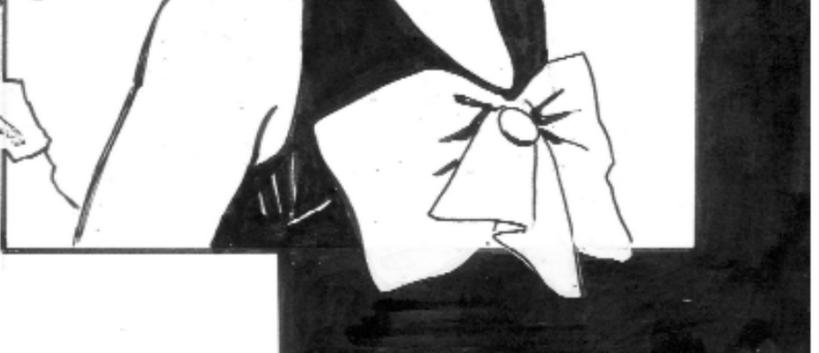
L'été arrive et la vie devient facile



Les poissons sautent et le coton est haut



Ton papa est riche et ta maman est jolie

un de ces  
jours tu vas te  
lever et  
chanter!

"Summertime" est l'une des chansons de jazz (standard) les plus jouées. Quelques spécialistes comme le jazz sait si bien en susciter en ont répertorié 7116 versions enregistrées. C'est en 1933 que George Gershwin, qui s'inspire d'anciens spirituals, en commence la composition pour l'opéra *Porgy and Bess*. Son frère Ira en a co-signé les paroles avec DuBose Heyward. DuBose, auteur de la pièce éponyme en 1927. *Porgy and Bess* est l'histoire d'un mendiant noir infirme qui tente de sauver Bess de l'emprise de son mari et d'un sinistre dealer d'alcool et de cocaïne. L'action se passe en Caroline du Sud. "Summertime" est une berceuse chantée dès le début du premier acte par une mère à son enfant puis reprise dans le second acte et enfin par Bess dans le troisième acte. Si la pièce entend présenter les Noirs victimes de la misère en pleine Amérique de la dépression, en pleines revendications pour les droits civiques dans les années soixante, *Porgy and Bess* est reconsidérée comme une œuvre paternaliste bourrée de clichés. Déjà en 1959,

# SUMMERTIME (BLUES)

Tu déploieras tes ailes, bébé et prendra ton envol.



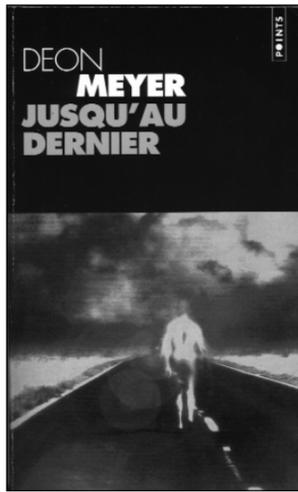
Sidney Poitier, un des rares acteurs noirs ayant atteint la notoriété avait plus que rechigné avant d'accepter le rôle pour l'adaptation cinématographique dirigée par Otto Preminger, plus à l'aise avec *Carmen Jones* (et moins contraint aussi par la production). Il dira même avoir été victime d'un chantage du producteur Samuel Goldwyn. Pearl Bailey, Dorothy Dandridge et Sammy Davis Jr en sont les autres interprètes. Les ayants droits de Gershwin ont tenté d'interdire la diffusion de ce film en 1974 arguant que cette adaptation trahissait leur père. Miles Davis (dans son adaptation de *Porgy and Bess*), John Coltrane, Billie Holiday, Janis Joplin et surtout Sidney Bechet en ont offert des versions semblant insurpassables par un investissement bouleversant du thème. D'autres, éconduits par l'aspect faussement facile, s'y sont complètement perdus. Près de nous, Yves Robert (dans *L'Été*) et Médéric Collignon ont réussi à apprivoiser ce thème avec grande intelligence sans chercher à s'en emparer.

## AU RAPPORT !

par Inspecteur de Paul

de cette différence de point de vue et ne chercherai en aucune façon à argumenter, sachant que d'une part, je ne voudrais pas gêner une histoire d'amour potentielle par des propos inconsidérés et que d'autre part, je suis de mon côté un homme marié. Un lecteur de Vigeois (Corrèze / 52% pour Sarkozy) met en cause le « style » de Fred ! Le style au sens littéraire du terme... Aïe ! Là, ça fait mal... Le style... Pour du polar... L'attaque est perfide. Comment se défendre, ou plutôt la défendre ? C'est quoi le style dans la littérature ? Le langage, son

Du courrier ! Toujours du courrier !... Et encore à propos de Fred Vargas et d'Adamsberg ! Quelle affaire ! Dans ma précédente chronique, je critiquais l'adaptation cinématographique de *Pars vite et reviens tard !*, le roman de Fred Vargas, notre reine du polar national. Je mettais notamment en cause le choix du comédien jouant Adamsberg, le héros principal... Une lectrice de Marseille (Bouches-du-Rhône / 55% pour Sarkozy) nous dit que contrairement à mes affirmations, on peut très bien se « faire une image » d'Adamsberg et qu'elle-même s'en est fait une et qu'il est beau et qu'il est gentil et qu'elle voudrait le serrer dans ses bras et qu'elle l'aime et que si elle n'était pas déjà mariée, elle demanderait à Fred Vargas l'autorisation de l'épouser, etc. Je prends acte

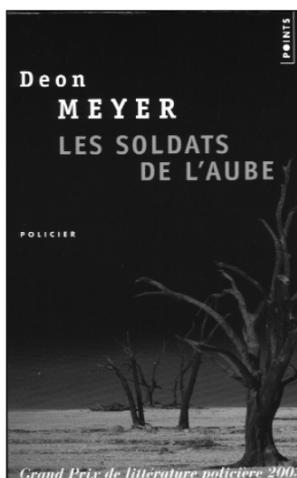


*l'aube* notamment, mais aussi *Jusqu'au dernier* par lequel il vaut mieux commencer et *L'âme du chasseur*. Le langage, s'il est de qualité, n'est pas le moteur... Il ne retiendrait pas particulièrement l'attention. Mais les histoires racontées, et la « façon »... C'est exceptionnel. Ça fait penser à Michael Connelly dans la construction générale, mais en plus complexe dans l'imbrication des récits et avec des personnages un peu plus riches. C'est normal, il n'est pas californien. Il n'a pas ce rapport simplifié qu'ont souvent les auteurs de polar américains au Bien et au Mal.

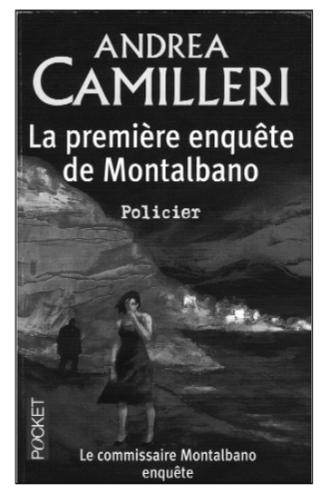
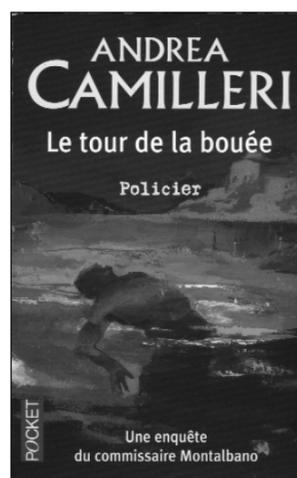
Lui, c'est l'Afrique du Sud son pays, et il est blanc, alors forcément... La traduction, fréquente dans le polar, peut parfois être en cause. Avec Andréa Camilleri, ce n'est pas le cas. Il faut dire qu'il est traduit par Serge Quadrupani, également un excellent auteur (*La maldonne des sleepings*, entre autres). Les choix de la traduction, intégrant ici les différents niveaux de dialectes, sont créatifs et dynamiques. Là, pas de problème avec le style !... Enfin, j'espère... Bon, pour ceux qui ne connaissent pas Camilleri et son fameux inspecteur Montalbano (référence à Montalban, l'auteur catalan ?), il y a urgence. Une dizaine de polars sont disponibles, *La forme de l'eau* me semble le meilleur pour entrer dans son univers. Notons également qu'une partie de ces histoires se situent en Sicile, donc en Italie, pendant « l'ère Berlusconi ». On peut sans doute y trouver quelques indications intéressantes pour la suite de nos aventures à nous. Attention cependant, les descriptions culinaires risquent, chez certains, dont moi sans doute, de provoquer des phénomènes pouvant déboucher sur une légère augmentation de surcharge pondérale... Si l'on n'y prend

garde, bien sûr. Sinon, j'avais prévu, et quasiment annoncé au précédent numéro, de consacrer une partie de cette édition de *du coin de Polar*, chronique dont les vénérables Allumés du Jazz ont bien voulu me confier la responsabilité, aux auteurs d'extrême-droite et autres nazillons talentueux du verbe. La situation m'oblige à surseoir : cela pourrait paraître par trop opportuniste.

Deon Meyer, Ed. Le Seuil  
Andrea Camilleri, Ed. Pocket



rythme, son économie, sa relation à la narration ou au narrateur ? Et, c'est vrai, pourquoi le style aurait-il moins de valeur dans le polar qu'ailleurs ? Pourquoi serions-nous condamnés à un langage de seconde zone ? Surtout, en fait, pourquoi sommes-nous si peu exigeants à ce propos ? Le polar, empereur des arts mineurs, a toute liberté pour se réaliser par d'autres biais : la qualité de l'univers ou des personnages, la construction du scénario, l'organisation des rebondissements, la polyphonie des récits... Par exemple, on pourrait relire Deon Meyer (*Les soldats de*



## MIC MAC

## CLUNY, C'EST FINI ?

Le créateur du festival de jazz de Cluny et ses proches se retirent de Cluny Culture. Après trente ans sans nuages qui ont vu une initiative solitaire à ses débuts devenir une manifestation de référence nationale, nous, équipe historique du festival de jazz de Cluny et en particulier son fondateur, directeur artistique et pédagogique bienveillant, Didier Levallet, jetons l'éponge. Contrairement à beaucoup de manifestations de ce genre qui se trouvent en difficulté du fait de baisse de subventions ou de déficit chronique, le festival ne bute pas sur des obstacles financiers. Ses comptes ont toujours été gérés au plus serré à l'intérieur de l'enveloppe de recettes et subsides diverses, subventions qui lui ont été allouées par les partenaires publics et financements qu'il a pu obtenir auprès de divers organismes professionnels qui l'ont soutenu, en regard de la qualité de ses propositions (programmation des concerts et activités pédagogiques). Par contre, le climat à l'intérieur de Cluny Culture (association support de l'ensemble des activités culturelles clunyoises) a évolué, ces derniers mois, de façon contraire à ce qui a toujours été son intelligence, et ses réussites, depuis de nombreuses années. Des courriers autoritaires du Président (ce qui ne s'était jamais vu) ont clairement visé à retirer de l'autonomie et des moyens aux équipes artistiques, au profit de Cluny Culture, qui ne serait tout de même qu'une coquille vide précisément sans ces comités artistiques. Ceci est en particulier apparu à l'occasion de la mise en place d'un « Coordinateur général », dont les missions, telles que définies dans son premier cahier des charges, officiellement remaniées depuis, mais jusqu'à présent non démenties, sont celles d'un directeur. Son comportement inadmissible vis-à-vis de notre chargée de production, seule salariée du festival, dès les premières vingt-quatre heures de sa prise de poste, a été le révélateur d'ambitions plus vastes, que nous estimons antinomiques avec l'esprit dans lequel nous-mêmes et pas mal d'autres ont travaillé jusqu'à présent à Cluny. Ce comportement n'a pas été désavoué. De ce fait, la confiance nécessaire, la sérénité et l'autonomie qui nous ont permis jusqu'à présent de

développer nos activités avec succès ne sont plus là. Tout autre sens donné à notre décision ne peut être qu'une fable. Jazz à Cluny a commencé du temps de la municipalité précédente et s'est poursuivi en s'amplifiant lorsque l'équipe du Maire actuel est venue aux affaires de la Ville, ce dont nous lui donnerons toujours bien volontiers acte. Les efforts de l'adjoint à la culture pour développer la vie culturelle clunyoise ont favorisé l'éclosion d'une manifestation ayant acquis une reconnaissance nationale. Nous n'avons eu d'autre préoccupation que de partager notre passion pour la musique, au service des artistes professionnels, des musiciens amateurs et du public. Pendant tout ce temps, il a été loisible à quiconque d'observer que, travaillant dans la confiance et le respect des personnes, nous n'avons aucun goût pour les querelles et les embarras. Dès le mois de mars, nous avons souhaité alerter la Ville. C'est pourquoi l'un d'entre nous a rendu visite au Maire. Notre souci alors était de lui signifier que quelque chose n'allait pas sans que les enjeux politiques locaux, qui ne nous concernent pas, puissent s'en mêler. Après des semaines de batailles, qui nous ont sans doute permis d'obtenir des concessions formelles importantes, mais pas de retrouver la confiance, nous sommes donc au regret d'annoncer notre retrait. Ne souhaitant pas jouer la politique du pire, nous avons établi la programmation et instruit dans les temps des dossiers de demande d'aide à différents organismes en leur temps, c'est-à-dire que nous avons fait notre travail jusqu'à ce que nous arrêtions notre décision. Tout ceci a été remis au président de Cluny Culture. Dans l'état actuel des choses, la suite se jouera sans nous.

Pour le comité jazz, Didier Levallet.

# 22, EN REV'LA !

22 ? Comment les Allumés se sont-ils donné le mot pour totaliser 22 nouveautés encore cette fois ? Devant l'uniforme qui fleurit dans les rues, les indépendants se groupent pour alerter le public de la chose. 22 ! Bon pied bon œil et bonne oreille. Le qui vive est de rigueur, la mobilisation générale.

> **APOLLO**

Adieu les filles  
Arfi AM041



**Trio Apollo : Alain Gibert (trombone), Jean-Luc Cappozzo (trompette), Jean-Paul Autin (sax alto)**  
**Invités : Géraldine Keller (voix), Gilles Chabenat (vielle à roue)**

Jazz, musiques improvisées  
Enregistrement studio, Salle Barbara à L'Iris de Francheville, 2007  
Digipack standard, mat

Déjà quinze ans que le trio Gibert/Autin/Cappozzo navigue avec Apollo (leur trio préféré). Quinze ans, beaucoup de concerts et seulement deux disques, car la formule périlleuse du trio sans rythmique suppose un répertoire particulièrement adapté, engage une forme de classicisme qui est l'ennemi du verbiage. Comme dans les deux disques précédents, le répertoire mélange les compositions d'Alain Gibert à des arrangements de thèmes extrêmement variés : médiéval italien, traditionnel français, classiques du jazz. Comme dans les deux précédents, le trio invite des musiciens amis à venir oblitérer leurs timbres dans la capsule.

Points forts et faibles non communiqués.

> **BLACK/COLLIGNON/DELPIERRE/ROULIN**

Camisetas  
Chief Inspector CHPR200702



**Médéric Collignon (voix, cornet, bugle, claviers), Maxime Delpierre (guitare), Arnaud Roulin (claviers),**

> **Jim Black (batterie, guitare, électroniques)**

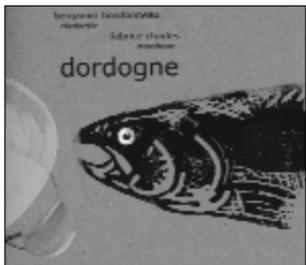
Jazz Pop Trash  
Enregistrement studio live, 2006  
Digipack, livret 8 pages

Camisetas est le nom donné à la rencontre/résidence enregistrée de Jim Black, Médéric Collignon, Maxime Delpierre et Arnaud Roulin. Les différents intervenants du projet ont apporté quelques compositions qui ont constitué une base musicale pour cet enregistrement. Le reste des titres est tiré d'extraits d'improvisations ; certaines ont été arrangées, retravaillées et ont donc évolué pour devenir de véritables compositions. Les autres apparaissent sur le support dans leur forme originale sans avoir été retravaillées.

Points forts : l'alchimie, la fraîcheur.  
Points faibles : la jeunesse de la rencontre, le côté instantané.

> **BENJAMIN BONDONNEAU/FABRICE CHARLES**

Dordogne  
Amor fati Fatum 011



**Benjamin Bondonneau (clarinette), Fabrice Charles (trombone)**

Portrait sonore.  
Double album enregistré in situ le long de la Dordogne, fin 2006. Série limitée (1000 ex.), pochettes peintes (Benjamin Bondonneau), exemplaires uniques. Deux pages.

Un double disque qui réunit le clarinettiste Benjamin Bondonneau et le tromboniste Fabrice Charles autour de l'exploration des paysages sonores de la Dordogne. L'histoire et le parcours de la Dordogne, de sa source (le Puy de Sancy) à l'estuaire dans lequel elle conflue avec la Gironde, ont donné le désir à ces deux improvisateurs originaires du département de jouer avec la rivière au sens propre du terme, c'est-à-dire de la considérer comme un tiers musicien. Dix pièces sont ainsi nées, entièrement enregistrées in situ et sans effet ajouté : un véritable portrait sonore...

Points forts et faibles non communiqués.

> **AIRELLE BESSON / SYLVAIN RIFFLET**

Rocking Chair  
Chief Inspector CHHE200708



**Aïrelle Besson (trompette), Sylvain Rifflet (saxophones, clarinettes, claviers), Pierre Durand (guitare), Eric Jacot (contrebasse), Nicolas Larmignat (batterie), Gilles Olivesi (son)**

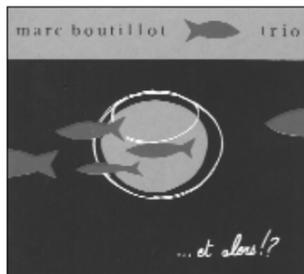
Jazz  
Enregistrement studio, 2005  
Digipack sans livret

Rockingchair est le nom du quintet de Sylvain Rifflet et Aïrelle Besson. Cet album est le premier sous leur nom de ces deux jeunes baroudeurs de la scène jazz française. Son objectif premier était de travailler le disque comme le font les orchestres de pop (ou de rock), c'est-à-dire en travaillant au maximum sur le son de l'orchestre. Nous avons pris le temps pour ce faire, de choisir les instrumentations, les rythmiques, de retravailler les formes, bref de faire un réel travail de studio et ce, dès la phase d'enregistrement.

Points forts : le son, le talent des solistes.  
Points faibles : bizarre mais je n'en vois pas.

> **MARC BOUTILLOT TRIO**

... et alors ! ?  
Petit label PLO10  
CDR 100 exemplaires numérotés



**Marc Boutillot (clarinette, clarinette basse), Sébastien Beliah (contrebasse), Frédéric Delestré (batterie)**

Jazz  
Enregistré au studio de L.A.M.E. à Charleville-Mézières, septembre 2005  
Pochette en carton recyclé sérigraphiée  
Conception graphique de Dominique Dauchy

Le Marc Boutillot Trio, né en 1997, a concentré ses recherches sur la gestion de l'espace, le jeu rythmique, le travail des couleurs, l'opposition de différentes ambiances... Ambivalence de l'extrême liberté et rigueur qu'engendre le jeu en trio sans instrument harmonique. Liberté... Respect... Improvisation... Liberté : «absence de contrainte... Degré d'indépendance d'un individu à l'égard d'un groupe...»

Respect : «sentiment qui porte à traiter avec beaucoup d'égards...» de la tradition, tout en la laissant, pour mieux chercher de nouveaux modes d'expression propres à leurs vécus et à leurs cultures. Improvisation : «composer et exécuter dans le même temps...», l'une des motivations premières du trio. Compositions originales et personnelles.

Points forts : le son, les compos.  
Points faibles non communiqués.

> **ETIENNE BRUNET RING SAX MODULATOR**

Love Try  
Saravah AYR2125



**Etienne Brunet (sax alto, cornemuse, électronique Moog & Live 4), Thierry Negro (basse), Erick « Funka » Borelva (batterie)**

Freefunkjazzmodalimprovelectromelody  
Enregistré, composé et improvisé en studio, 2006  
Boîtier cristal sans livret, on voit le disque en transparence. L'idée repose sur un coût de fabrication le plus bas possible, un visuel minimaliste créatif et un prix de vente public très bas.

Le trio joue ensemble depuis plus de dix ans. Continuation des *Épîtres Selon Synthétique*, ce disque offre 35 minutes de musique comme la durée des anciens 33 tours. L-O-V-E T-R-Y exprime l'énergie et la dureté de la vie à Paris et banlieue.

L'esthétique est modale par le biais d'une électronique établie sur des drones complexes (bourdons, continuum) symbolisant à la fois notre monde technologique et l'éternité de la musique des temps anciens.

Points forts : réalisé envers et contre tout, malgré les incroyables difficultés que peuvent rencontrer les musiciens actuels pour exister.  
Points faibles : musique totalement lyrique, déchirée, émotive et exaltée.

> **GUILLAUME DE CHASSY**

Piano solo  
BEE JAZZ Bee 021



**Guillaume de chassy (piano)**

Piano solo  
Enregistrement studio, 2006  
Boîtier cristal + fourreau, livret bilingue 12 pages

Guillaume de Chassy s'est fait connaître par le duo avec le contrebassiste Daniel Yvinec et tout particulièrement *Chansons sous les bombes* avec la collaboration d'André Minvielle et *Wonderful World*. L'écriture personnelle de Guillaume de Chassy reflète sa révérence pour la mélodie et sa maîtrise d'un langage harmonique qui l'identifient immédiatement. Prokofiev y croise Monk, Marc Peronne y côtoie un cantique de la liturgie, une chanson de film américain répond à une mélodie traditionnelle bulgare. Le poids donné à chaque note accompagne une volonté de sobriété et d'intensité. Cette «carte d'identité sonore» représente ce que le musicien aussi bien que l'homme de 40 ans ont de plus profond à offrir.

Points forts : court et intense  
Points faibles : trop court, on en veut plus.

> **BENJAMIN DUBOC**

Deux pièces pour contrebasse et tuyaux  
Petit label PLS001  
CDR 100 exemplaires numérotés



**Benjamin Duboc (contrebasse et traitements sonores)**

Musique improvisée et électroacoustique  
Enregistré en studio, novembre 2005  
Pochette en carton recyclé sérigraphiée  
© Paul Millot

Benjamin Duboc nous livre son premier opus en solo, sous la forme de deux pièces électroacoustiques entre musique improvisée et contemporaine : « Notre fatalité est notre plus grande poussée poétique. L'inconnu est ce qu'il y a d'inhumain, humain et vivant, nous ne pouvons y accéder, mais ne cessons de pousser les limites du connu et d'agrandir ainsi le matériau. L'Obéanos est le nom donné à ce fleuve que l'on peut voir sur la représentation de la tombe du plongeur, il signifie l'au-delà. »  
Points forts : beauté, originalité, superbe pochette  
Points faibles : pas très dansant

> **FRIX**

Girls inside  
Petit label PLO08  
CDR 100 exemplaires numérotés



**Etienne De La Sayette (sax alto, soprano et baryton, flûte, claviers, samples), Cyrille Méchin (saxophone ténor), Donald Kontomanou (batterie), Ivan Réchard (contrebasse)**

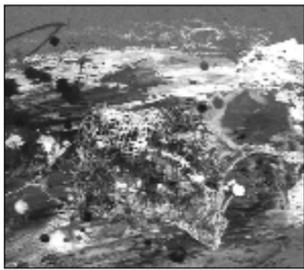
Jazz  
Enregistré en studio, juin 2006  
Pochette en carton recyclé sérigraphiée  
Conception graphique d'Etienne De La Sayette

Deuxième album du quartet parisien plein de folklore et d'humour. Folklore, par ses accents balkaniques tandis qu'Étienne De La Sayette joue aussi bien des saxes que du kaval ou de la flûte. Humour, en témoignent les intros de 'Déal', 'Zlatibor' ou 'Clinton Bugs' sans oublier un goût du second degré affleurant ça et là au fil des thèmes et des arrangements, contredit pourtant par la profondeur et la gravité de certaines compos ainsi qu'un appétit de jouer présent tout au long d'un album très binaire et groove à souhait, où l'on assiste à l'évolution du combo acoustique vers un son plus électro, avec incrustation de synthés, samples et autres boucles d'oreilles...

*Points forts* : excellent disque.  
*Points faibles* : mauvais goût de la pochette.

### >SYLVAIN GUÉRINEAU

Dies Irae  
Amor fati Fatum013



**Sylvain Guérineau (saxophones alto & baryton)**

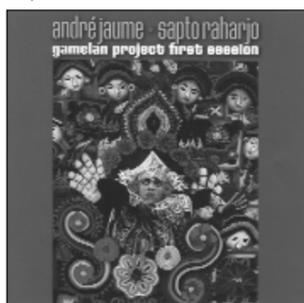
Guérinesque ! Enregistré par Jean-Marc Foussat dans l'église Saint Côme et Saint Damien à Luzarches (95), le 25 octobre 2005. Série limitée (500 ex.), pochettes sérigraphiées par Sylvain Guérineau & Nicolas Talbot, exemplaires uniques. Conception graphique : Jean-Marc Foussat. Une page + une photo de Jean Rougier.

"Pour Sylvain Guérineau, jouer seul n'aura jamais été jouer la solitude, mais plutôt, comme son exact négatif, être entouré de sa vie entière. Tout en travail, comme on travaille le bois, toujours tendu vers le don et ce "point de magique utilisation des choses", ce "point phosphoreux où toute la réalité se retrouve, mais changée, métamorphosée" (Artaud). Perché dans sa chaire, il nous fait sentir la sienne, sentir le souffle, le métal et ses clefs ; prêt à faire se fendre les pierres (...) Et, pour finir dans le renversement, comme pour dire une peinture incroyable, l'oreille regarde la musique de Sylvain Guérineau. Une musique au cœur immense." Didier Lasserre

*Points forts et faibles non communiqués.*

### >ANDRÉ JAUME / SAPTO RAHARJO

Gamelan Project First Session  
Celp Cel 55.5



**André Jaume (sax), Saptoraharjo (gamelan)**

Jazz Musique Improvisée  
Enregistré à Yogyakarta, Indonésie  
Studio Misty, 22 février 1995  
Double cd standard (brillant box),  
livret 4 pages

Cet enregistrement inédit constitue le premier témoignage de la rencontre d'André Jaume et de Saptoraharjo en Indonésie. Une suite d'improvisations libres et chaleureuses, de fusions sonores, de mariages inventifs, clarinette-Gamelan, saxophone-Gamelan, jouant sur les émotions de cette rencontre musicale. Le Celp a déjà publié deux autres cd consacrés à ces croisements spontanés et médités entre jazz et Gamelan music : *Borobudur suite* (cel C 30, enregistré en 1995) et *Mérapî* (Cel C 34, enregistré en 1996).

*Points forts et faibles non communiqués.*

### >LES YEUX DE LA TÊTE

L'œuf du cyclone  
Petit label 009



**Samuel (saxophone alto), Luc (basse), Ivan (batterie)**

Rock/jazz  
CDR, enregistré en 2005/2006  
Pochette en carton recyclé sérigraphiée  
Conception graphique de Guillaume «snug» Cardin

Premier opus du trio le plus énervé de la place caennaise, compilation d'enregistrements annonçant le retour du groupe qui a trouvé son second souffle, souffle d'ouragan ! Ils ont dû effectivement se les sortir de la tête pour nous pondre cet œuf où alternent reprises et compositions, où se côtoient Zappa, Hendrix, Piazzola et même Stravinsky avec un arrangement de *La danse infernale de tous les sujets de Kaschei (L'oiseau de feu)*, véritable morceau de bravoure de l'album et incontestable réussite, qui ne fait cependant pas d'ombre aux autres titres de ce disque, tant la qualité des compositions et le sens de l'arrangement de ces trois énergumènes font mouche.

*Points forts* : élevé en plein air.  
*Points faibles* : pas plus de trois œufs par jour.

### >LILIPUT ORKESTRA

Ça urge !  
Linoleum



Jazz sans frontières  
Enregistrement studio, 2006  
Pochette cartonnée type mini LP + carte postale

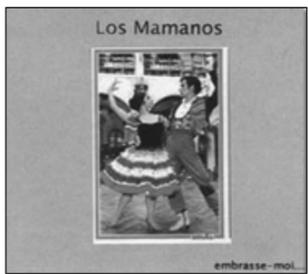
Trois ans après son premier album la méduse remarqué par un 4 étoiles Jazzman (Linoleum), le Liliput Orkestra revient vers nous avec un

CD d'une grande maturité. Retour en force avec un titre dont nul ne pourra nier l'actualité péremptoire, que l'on pourra appliquer à sa guise à toutes sortes de contextes planétaires, français ou personnels. Côté musique, ce disque foisonne de thèmes aux accents rock fanfare mêlés de breaks électro, du twist vinaigrette, d'envoûtantes ballades, des grooves entêtants pour du jazz bouillonnant, créatif et affirmé, passé à la moulinette de l'improvisation !

*Points forts* : réalisation très soignée à tout point de vue.  
*Points faibles non communiqués.*

### >LOS MAMANOS

Embrasse-moi...  
Petit label 005  
CDR 100 exemplaires numérotés



**Priscilia Valdazo (chant, contrebasse), Ariel Mamane (batterie), François Chesnel (piano), Jean-Baptiste Perez (sax, flûte et clarinette basse)**

Jazz, chansons du répertoire populaire espagnol revisitées  
Enregistré au studio Melody Music à Caen, décembre 2004  
Pochette en carton recyclé sérigraphiée

Les disques du petit label sont édités à cent exemplaires, mais lorsque la totalité des exemplaires se vendent en une semaine comme c'est le cas pour cet enregistrement, nous nous octroyons la possibilité d'une réédition. Une journée de toréador filmée par David Lynch, Almodovar saoulé au calva, un camembert flambé à la sangria, Los mamos puisent avec ivresse dans les folklores ibériques. Sauf que la corne arracha le caleçon, la liqueur était frelatée et la vache était folle ! Écouter Los Mamanos, c'est comme lire un roman d'amour sur une chaise électrique.

*Points forts* : Besame mucho.  
*Points faibles* : Los choristos ont du boulos.

### >MADOMKO

d'Ouest en Ouest  
Gimini GM1018



**Lydia Domancich (claviers, compositions), Julien André (djembés), Philippe Bussonnet (basse), Ibrahim Diabaté (dunduns/n'goni), Kanté Awa Sacko et Martha Galarraga (voix)**

Afrojazz  
Studio de Chennevières, 2007

Boîtier cristal, livret 4 pages

Madomko est né des expériences et des rencontres de Lydia Domancich. En bambara, Madomko a deux sens suivant la prononciation : une invitation à danser, et ce que chaque être humain sait. La musique de Madomko est basée sur la relation entre les claviers, les percussions d'Afrique de l'Ouest et des voix, une musique délibérément tournée vers l'échange, entre Europe, Afrique et pour ce CD Cuba, d'Ouest en Ouest. Un subtil mélange où chacun garde l'essence de sa culture. À partir de compositions originales de Lydia Domancich, Martha Galarraga adapte des chants traditionnels yoruba et Kanté Hawa Sacko des chants traditionnels bambara.

*Points forts et faibles non communiqués.*

### >ROCHER/BENOÎT/ PERRAUD

Extenz'O...  
Marmouzic MAR004



**Christophe Rocher (clarinettes), Olivier Benoît (guitare), Edward Perraud (batterie)**

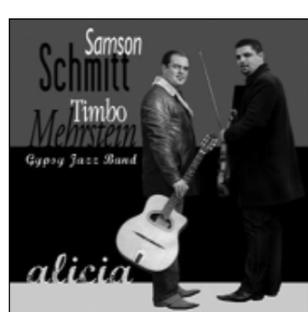
Libres partis pris.  
Enregistrement studio, 2007  
Digipack

Clarinetiste protéiforme, sonoriste, virtuose et étonnant voyageur des sons, après de nombreuses participations (Lubat, Paul Rogers, Hasse Poulsen, Pellen, Doneda, Gualtiero Dazzi, Bjurström...), Christophe Rocher concentre son travail aujourd'hui autour de projets personnels. Ce cd est le résultat des recherches des trois musiciens depuis plusieurs années : la rencontre de trois mondes en fusion. Construit à partir de contraintes quasi-oulipiennes sur la notion du temps, la musique reste d'une liberté totale : le jazz, le rock, la musique restent free, impurs mais d'une exigence, d'une précision et d'une poésie totalement inclassables. Coproduction : Marmouzic/Le Pannonica/IUFM des Pays de Loire.

*Points forts* : original, énergique, engagé.  
*Points faibles du disque non communiqués.*

### >SAMSON SCHMITT

Alicia  
EMD 0701



**Samson Schmitt (guitare) et Timbo Mehrstein (violon)**

Jazz manouche  
Enregistrement studio, 2006  
Boîtier cristal, livret 4 pages

Après *Djieske*, encensé par les médias et plébiscité par le public national et international, des jeunes prodiges lorrains du jazz manouche, voici *Alicia*. Dotées d'un swing insolent, lyrique, virtuose, les compositions originales de Samson Schmitt et Timbo Mehrstein, témoignent d'une maturité et d'une émancipation surprenantes et réjouissantes. Tous les amateurs attendaient une régénérescence du style : la voilà enfin, servie par le talent de ces jeunes artistes, où le jubilatoire le dispute au mélancolique propres à cette musique. Au-delà des influences de Django Reinhardt, Stéphane Grappelli ou de Dorado père de Samson (en particulier pour les "bossa"), de titre en titre, de chanson en chanson, leur personnalité s'épanouit avec l'aisance et la poésie de ceux qui savent où ils vont...

*Points forts et faibles non communiqués.*

### >GHÉDALIA TAZARTÈS

Jeanne  
Vand'œuvre vdo 0732



### Ghédalia Tazartès (voix)

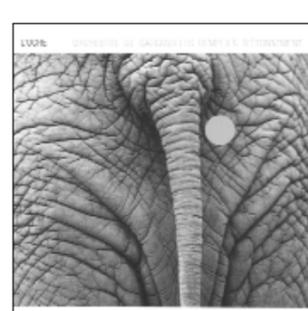
Musique expérimentale  
Enregistrement studio, 2006  
Boîtier cristal, livret 3 pages

Se réappropriant ou recréant les idiomes de certaines musiques ethniques, Ghédalia Tazartès s'invente un monde imaginaire qui semble s'inspirer de différentes traditions oubliées. Musicien bricoleur de génie, chanteur aux accents improbables, Ghédalia Tazartès déverse un flot de sons et d'ambiances, voix et mélodies étranges, tissant la trame d'une bande son hallucinatoire qui rend compte de l'univers du spectacle «Jeanne» (Cie Pardès Rimoni) pour lequel il a réalisé la plupart de ces compositions. Artiste hors du temps, Ghédalia Tazartès a partagé des collaborations hallucinantes, notamment avec Michel Chion, Philippe Adrien ou François Verret.

*Points forts et faibles non communiqués.*

### >LA TRIBU HÉRISSEON (collectif)

L'Ogre (orchestre de gargouilles remplies d'étonnement)  
Ograminations  
La Tribu Hérisson LTH 103



**Samuel Chagnard (saxophone, clarinettes), Véronique Ferrachat (voix, flûte), Vincent Guglielmi (trompette, bugle), Joël Jorda (clarinettes, voix), Stéphane Lambert (saxophone, flûte palestinienne), Maxime Legrand (batterie), Raphaël Poly (contrebasse, basse électrique), Frédéric Roudet (trompette, bugle), Xavier Saïki (guitares), Serge Sana (échantillonneur, percussions orientales), Patrick Sapin (tuba), Laurent Vichard (clarinettes)**

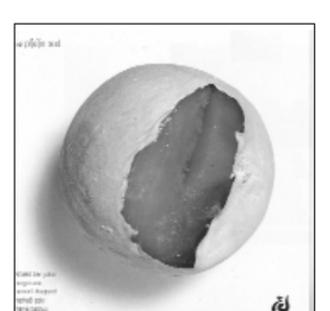
Jazz et musiques improvisées  
Studio, septembre 2001  
Boîtier cristal, livret 6 pages

Ograminations propose une musique fraîche et énergique à l'image du collectif, une patte inédite à laquelle chaque compositeur et musicien apporte sa touche personnelle. Surprenant et touchant par l'équilibre entre thèmes mélodiques et sonorités défrisant, écriture fouillée et envolées solistes. Esprit festif bousculant les styles et invitant au voyage.

*Points forts* : liberté d'une musique qui passe d'arrangements méticuleux à des improvisations débridées. Bouillonnement ordonné d'une musique sans étiquette. Énergique, dynamique et engagé.  
*Points faibles* : première prise, 21 septembre 2001, 16h30... Ambiance étrange... Prises, lecture de Libé, on la garde, images télé, c'est pas en place, on la refait, Le Monde, c'est la bonne on la garde... Comme ça jusqu'au 25...

### >LA TRIBU HÉRISSEON

Pl(a)in sud  
La Tribu Hérisson LTH 104



**Khaled Ben Yahia (oud, chant), Serge Sana (piano, échantillonneur, derbouka), Samuel Chagnard (sax Osoprano et ténor, clarinette basse), Raphaël Poly (contrebasse), Hervé Badoux (batterie, daf), Slim Lakhoua (derbouka sur kayum)**

Jazz contemporain et musique orientale  
Enregistrement en studio, 2006  
Boîtier cristal, livret 6 pages

Une musique portée par la rencontre et l'échange entre jazz contemporain et culture arabo-andalouse. Associant quatre musiciens de La Tribu Hérisson au oudiste Khaled Ben Yahia, ce 1er album propose à l'auditeur une musique contrastée aux multiples ramifications. Pl(a)in Sud témoigne d'un parcours où deux cultures s'appuient sur leurs racines communes, et conjugent leurs différences.

*Points forts* : une rencontre réussie et inspirée de deux cultures, où se côtoient modernité et tradition. Beau travail de studio associant l'énergie du live à une écoute domestique.

## Le blog des Allumés

par Jean-Jacques Birgé

Grande diversité tant dans les timbres (mélange d'acoustique et de sons électroniques) que l'écriture et l'improvisation.

*Point faible* : la matière rigide du boîtier cristal ne reflète pas la sensibilité du propos musical.

## &gt;CHRISTIAN BRAZIER

"Sazanami"

Celp cel57



**Christian Brazier (contrebasse solo), Christophe Leloi (trompette), Philippe Renault (trombone), Bastien Ballaz (trombone)**

Contrebasse solo + trio de cuivres  
Studios La Buissonne, 2006  
Boîtier cristal + fourreau, livret 6 pages

Utilisant toutes les palettes de l'instrument, Christian Brazier vous invite à un voyage avec ses compositions, retraçant ses incursions dans les allées du jazz, de la musique improvisée, des musiques traditionnelles et de la chanson. Projet né lors d'une résidence au centre culturel Cap-house à Kobé au Japon en 2005. Son titre signifie "Les rides à la surface de l'eau" en japonais. *Sazanami* est composé de dix-neuf Haïkus de contre-basse solo, entrecoupés de 6 miniatures pour trio de cuivres.

*Points forts* : permettra à l'heureux acquéreur de ce CD de "briller" en société, car ils seront peu nombreux à le posséder.

*Points faibles* : ne permettra pas aux artistes de se payer des vacances à Malte sur un yacht.

## &gt;ARCHIE SHEPP

**Gemini (70ème anniversaire)**  
Archieball ARCH0701 double album



**CD1 : Archie Shepp (sax ténor et soprano, voix), Tom McClung (piano), Wayne Dockery (contrebasse), Steve McCraven (batterie)**  
**Invités : Stéphane Guéry (guitare), Chuck D (voix)**

**CD2 : Archie Shepp ((sax ténor et soprano, voix), Amina Claudine Myers (piano, voix), Cameron Brown (contrebasse), Ronnie Burrage (batterie)**

Jazz  
CD1 en studio, 2007 (The Reverse)  
CD2 live, 20 juillet 2002 (Live in Souillac)  
Double digipack 16 pages

CD1 : le Archie Shepp Quartet concrétise ici la longue histoire d'un groupe qui a su développer un propos radical, expression de l'âme africaine américaine. Laboratoire des expériences ultimes du «prince des poètes noirs», ce projet constitue un retour aux sources «par l'un des meilleurs interprètes de la mémoire babélique du jazz». Avec Gemini, Archie Shepp invite le rappeur Chuck D (Public Enemy). Pour eux, le rap, comme le jazz, est une musique qui vient d'Afrique, protestation et lutte identitaire.

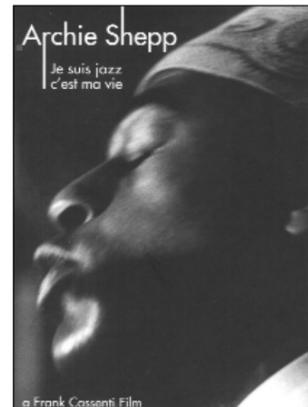
CD2 : Archie Shepp fêtant ses 70 ans cette année, ce double CD collector offre en bonus la rencontre d'Archie Shepp et Amina Claudine Myers, venus du gospel pour l'une, du blues (et du rhythm'n'blues) pour l'autre, tous deux ayant vécu la fantastique aventure du free-jazz.

double album : 20 euros

*Points forts et faibles non communiqués.*

## &gt;ARCHIE SHEPP

**Je suis jazz, c'est ma vie**  
Archieball ARCH0702 DVD 30 euros



Un film de Frank Cassenti, 54 minutes, 1983.  
Version originale sous titrée en français et en anglais.  
Archie Shepp (saxophones), Siegfried Kessler (piano), Wilbur Little (basse), Don Mumford et Clifford Jarvis (batterie), Cheikh Tidiane Fall (percussions)  
Bonus : extraits de *Porquerolles, l'île du Jazz* de Frank Cassenti / clips des concerts d'Archie Shepp au Festival Jazz à Porquerolles avec Siegfried Kessler, Diego Imbert, Michel Benita, Aldo Romano, Mino Cinelu, Stéphane Guéry...

Médiabook Édition spéciale «Anniversaire» :  
Guy Le Querrec (photos commentées par Archie Shepp, 1967-1983), Julien Lagarde (graphisme), Marjorie Guigou (animation), Francis Marmande (préface), Frank Cassenti (lettre à Archie Shepp).

Après la WebRadio évoquée dans le numéro précédent, c'est au tour du Blog de bénéficier d'un coup de projecteur. Un Blog, contraction de Web Log, est un journal en ligne permettant à ses lecteurs de commenter les billets rédigés par leurs rédacteurs. La facilité d'accès pour les uns comme pour les autres, l'immédiateté des publications, la possibilité de corriger instantanément un article déjà en ligne en font un outil malléable facilitant les informations en temps réel et les échanges entre rédacteurs et internautes. Si les 44 labels s'en emparaient, cet espace pourrait devenir le complément indispensable d'un Journal qui ne paraît que trois ou quatre fois par an. À terme, il pourrait même supplanter en importance la version papier !

Sur le Blog des Allumés, les rédacteurs peuvent illustrer leurs billets avec des images et même des séquences sonores. Les rubriques sont par exemple *Radio Allumée* qui donne les dernières nouvelles de l'association, *Actualité des labels* permettant aux producteurs de présenter leurs nouveautés ou le calendrier des concerts de leurs artistes, *Les sujets qui fâchent* pour faciliter les échanges (!), *Le Cours du Temps* puisque tous les grands entretiens du Journal ont été reproduits à cet endroit, etc. Un traducteur automatique permet aux anglophones de se faire une petite idée du contenu des articles (traduction robotique non dénuée d'humour involontaire !). Les anciens billets peuvent être recherchés par les calendriers quotidiens et mensuels, par rubrique ou à partir de n'importe quel mot comme dans tous les systèmes de recherche...

## Révélations et suspensions sur Internet

Les blogueurs ont commencé par parler d'eux-mêmes, préoccupations adolescentes dans une société usée qui refuse les différences et transforme tout en spectacle. Si tous les discours se valent, pourquoi pas le mien ? La télé-réalité ouvre la porte aux expressions individuelles. Les blogs ont marqué l'affirmation du je, un besoin de s'exprimer soi face à l'uniformisation de l'information, la télévision représentant le bras armé de la manipulation des consciences. L'écran de l'ordinateur joue d'un rapport de un à un entre celui qui y écrit et celui qui le lit. L'écran télé diffuse un discours unique à l'intention de tous, aseptisé, apparemment apolitique, sans parti pris ? Le blog est une manière d'affirmer ses choix à la première personne du singulier alors que cette posture est en général déontologiquement interdite aux journalistes. Il en va de la sacro-sainte objectivité de l'information. Un discours ne s'entend plus sans son contraire. Le parti pris n'est plus de saison. On pourrait trouver cela sympathique si cette falsification binaire n'excluait toute pensée personnelle. L'intimité dévoilée des non-professionnels ouvre une lucarne sur l'inconscient des masses, un reste de libido qui résiste à l'étouffement.

La presse écrite n'obéit évidemment pas à ce formatage. Il existe des journaux d'opinion. Pourtant, même là, il est des vérités qui ne sont pas bonnes à dire. À enfreindre les règles, ils risqueraient de tarir leurs sources. Lorsqu'un journaliste ne supporte plus son couvercle, il peut toujours envoyer le dossier au Canard Enchaîné, mais là aussi ça passe au crible. Voilà le miracle, provisoire, d'Internet, tout s'y lit et s'y entend. C'est sa force et sa fragilité. La suspicion que le Net génère est légitime, mais quid des informations lancées à la légère par l'ensemble des médias officiels (cimetières de Carpentras, agression dans le RER, explosion du métro St Michel, Timisoara, guerre du désert orchestrée par CNN, attentats du 11 septembre, échanges de prisonniers et expulsions négociées, motivations des États à s'investir dans telle ou telle guerre, ce ne sont là que quelques exemples, l'information est le quatrième corps d'armée et l'Histoire est réécrite par les vainqueurs). La télévision a remplacé la religion, le 20 heures est la nouvelle Bible. Technique efficace, voilà vingt siècles que le système fonctionne avec succès ! Mais attention, aujourd'hui, partout dans le monde, il y a une caméra qui filme les événements, et le plus insignifiant peut se révéler un scoop mondial. Il suffit d'un téléphone portable avec caméra intégrée et le tour est joué. Les images sont pourtant aisément falsifiables. Pour ne pas perdre ce qui reste de crédibilité et sombrer dans quelque négationnisme, il faut des noms aux témoignages. *Des Visages Des Figures*.

Le blog est rapide, indépendant et il garde la porte ouverte à la contradiction. Les nouveaux outils donnent l'illusion de la maîtrise. Pourtant, entre l'amateurisme et le professionnalisme, il y a le style. Cela s'apprend. Les cartes sont battues et redistribuées. Le risque est grand. Des vocations voient le jour, des usurpations sont démasquées, des talents confirmés. La technologie, ancienne ou nouvelle, n'est rien d'autre qu'une boîte à outils. Tout dépend de ce que l'on en fait, comment l'on s'en sert et pourquoi.

... la télévision  
représentent le  
bras armé de la  
manipulation des  
consciences.



dessin Massimo Mattioli

# À L'OMBRE DU CANARD



Etchmiadzine, République d'Arménie, septembre 1991

Guy Le Querrec, Magnum

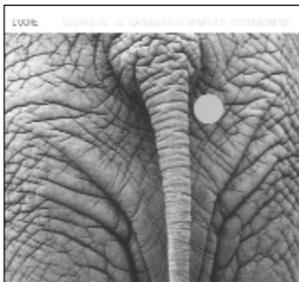
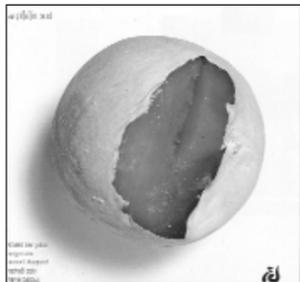
Cérémonie Meron - cérémonie du Saint Chrême (ou des saintes-huiles). Les fidèles, dans l'attente de la cérémonie devant la cathédrale. Cette cérémonie a lieu tous les sept ans. Elle se célèbre depuis l'an 301, date du départ de la construction de la cathédrale. À partir de quelques gouttes d'huiles, consacrées par le Christ, on mélange ce qui reste des huiles précédentes, de siècle en siècle, et la nouvelle ainsi obtenue est placée, pendant quarante jours, dans un chaudron avec quarante sortes de fleurs venues de tous les coins du monde. Le nouveau mélange repart dans le monde entier dans des flacons spéciaux, entre les mains des patriarches pour la célébration des baptêmes.

> **KHALED BEN YAHIA, SERGE SANA, SAMUEL CHAGNARD, RAPHAËL POLY, HERVÉ BADOUX**  
PI(a)in sud  
La Tribu Hérisson LTH104

> **ORCHESTRE DE GARGOUILLES REMPLIES D'ÉTONNEMENT OGRAMINATIONS L'Ogre**  
La Tribu Hérisson LTH103

*On est tous là. Nos corps sont là, en attente, debout, portant le poids de nos chairs, de nos os, de nos âmes, de l'histoire. Quelque chose va se passer. Quelque chose s'est déjà passé puisque nous sommes tous là. Nos regards posés vers l'ailleurs ne se croisent pas, nos paroles non plus, c'est inutile, nous sommes semblables dans l'attente comme dans l'espoir, ensemble et seuls. Le nombre de nos êtres silencieux révèle en chacun l'unicité. L'attente commune nous relie dans une solitude de masse intime et secrète où chaque présence est déjà un événement. Quelque chose va se passer. Quelque chose s'est déjà passé. Un journal en témoigne : ce jour-là, le soleil tapait fort quelque part sur la terre.*

Serge Sana, musicien, compositeur de La Tribu Hérisson



Les Allumés du Jazz n°19 est une sacrée publication gratuite à la périodicité diablement aléatoire.

**Rédaction : 128 rue du Bourg Belé, 72000 Le Mans**  
Tél : 02 43 28 31 30 - Fax : 02 43 28 38 55  
Email : all.jazz@wanadoo.fr

Abonnement gratuit : même adresse.  
Dépôt légal : à parution.

La rédaction n'est pas toujours responsable des textes, illustrations, photos et dessins publiés qui engagent parfois la seule responsabilité de leurs auteurs. La reproduction des textes, photographies et dessins publiés est interdite (même s'il est interdit d'interdire).

Imprimerie, Rotographie, 2, rue Richard Lenoir 93106 Montreuil cedex  
Routage, GCM2D, 2 rue de l'Erigny BP1313 41013 Blois

Merci à Christelle Raffaëlli et Cécile Salle (ADJ).

**Rédacteurs en chef :**  
Jean-Jacques Birgé  
et Jean Rochard

**Comité éditorial :**  
Valérie Crinière, Pablo Cueco,  
Mathieu Immer, Jacques  
Oger, Jean-Louis Wiart.

La réalisation de ce journal  
est de Valérie Crinière.  
La conception graphique est de  
Daphné Postacioglu.

Les dessins sont de Sylvie  
Fontaine (couverture), Stéphane  
Cattaneo, Chantal Montellier,  
Johan de Moor, Ouin, Jeanne  
Puchol, Eve Risser, Siné, Andy  
Singer et Zou.

Les photos sont de Guy Le Querrec.

**Pour garder  
votre abonnement  
gratuit,  
penser à nous  
communiquer  
votre nouvelle  
adresse.**

**Les Allumés du Jazz :**

AA, Ajmi, amor fati, Archieball, Arfi, Arts et Spectacles, Axolotl Jazz, Bee Jazz Records, Celp, Charlotte Records, Chief Inspector, Circum-disc, Cismonte & Pumonti, D'Autres Cordes, emil 13, Etonnants Messieurs Durand, Emouvance, Evidence, Free Lance, Gimini, GRRR, Hemiola Music, in situ, Jim A. musiques, Label Bleu, Label Usine, la nuit transfigurée, La tribu hérisson, Le Triton, Linoleum, Marmouzic, Musivi, nato, Nûba, Petit label, Potlatch, Quark Records, Quoi de neuf docteur, Rude Awakening présente, Saravah, Space Time Records, Terra Incognita, Transes Européennes, Vand'Oeuvre...

[www.allumesdujazz.com](http://www.allumesdujazz.com)



L'Adami gère les droits des artistes-interprètes (comédiens, chanteurs, musiciens, danseurs, chefs d'orchestres...) et consacre une partie des droits perçus à l'aide à la création, à la diffusion et à la formation.

